

MEXIQUE

nouvelles du

seconde époque n° 16.

Hommage à
Luis Buñuel



LE
SOUVENIR
de
FRIDA
KAHLO

Août
Novembre 1983

ISSN 0458-995X

Trois cents jours
contre la crise :

Miguel
DE LA MADRID

h° P 6139

méxico



Maintenant au **MEXIQUE** votre **ARGENT** c'est de l'**OR !..**

...Offrez-vous cette année
un passionnant voyage
au Mexique, Pays Lumière.
Les prix y sont imbattables !

Découvrez ses mystérieuses civilisations précolombiennes, ses villes coloniales, Mexico, la capitale, avec ses parcs ombragés, ses musées où voisinent les trésors d'un passé fabuleux et de frappants exemples de l'art contemporain - sans oublier Guadalajara, ville moderne qui a gardé son charme d'antan. Les plages sont nombreuses : certaines de réputation mondiale comme Acapulco, Puerto Vallarta, Cancun et Cozumel; d'autres plus sauvages, immenses étendues de sable fin, bordées de végétation tropicale : Ixtapa-Zihuatanejo, Careyes ou celles de la Basse Californie. Toute une gamme d'hôtels et de restaurants offrant les spécialités mexicaines ainsi qu'une cuisine internationale... et, partout dans ce pays accueillant vous trouverez une hospitalité chaleureuse comme le soleil qui l'illumine toute l'année.

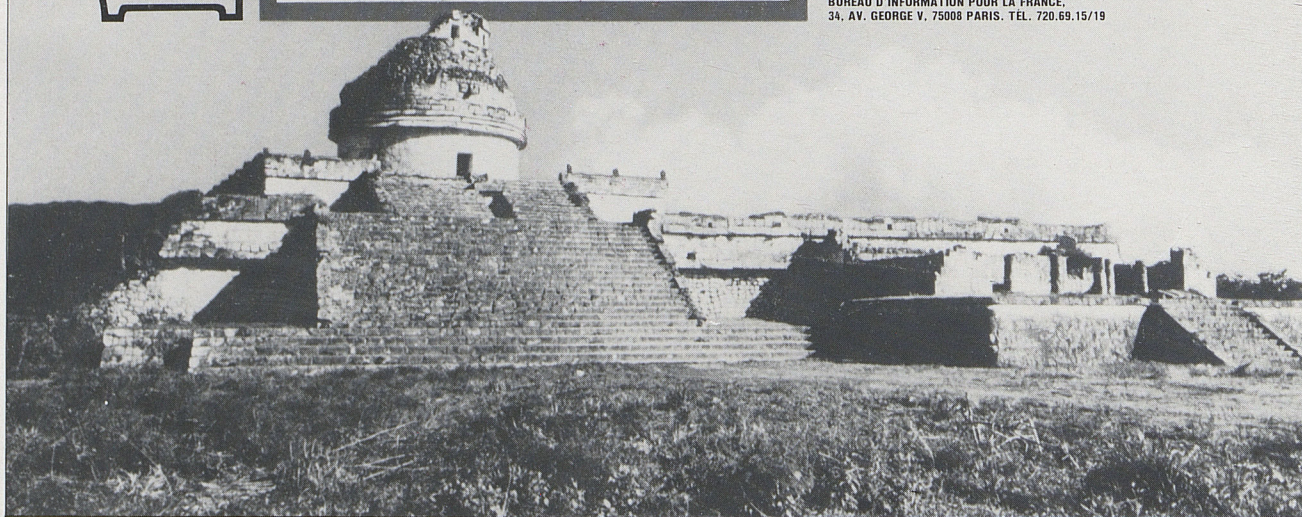
**CHANGE TRÈS FAVORABLE :
VOYAGE ACCESSIBLE
AU PLUS GRAND NOMBRE**

**De nombreux vols quotidiens
relient l'Europe au Mexique.**

Consultez votre Agent de Voyages.

SECRETARIA DE TURISMO - CONSEJO NACIONAL DE TURISMO - MÉXICO D.F.
DIRECTION GÉNÉRALE POUR L'EUROPE, 34, AV. GEORGE V, 75008 PARIS
BUREAU D'INFORMATION POUR LA FRANCE,
34, AV. GEORGE V, 75008 PARIS. TEL. 720.69.15/19

PUBLICITE GEFARD



PREMIER RAPPORT DE GOUVERNEMENT DU PRÉSIDENT DE LA MADRID



« Les aspects les plus aigus, les plus graves
de la crise sont d'ores et déjà jugulés,
mais nous devons rester vigilants »

Mon mandant a débuté le 1^{er} décembre dernier, au plus profond d'une grave crise économique qui ébranlait la société tout entière ». Par ces mots, le Président Miguel de la Madrid Hurtado a situé dans son contexte le bilan de l'action de son administration qu'il a présenté, conformément à la coutume, au Congrès de l'Union le 1^{er} septembre.

Un changement révolutionnaire dans un climat de liberté

Le Président a rappelé les principes, approuvés par le suffrage, qui sont à la base de son action : démocratie intégrale, société égalitaire, rénovation morale, décentralisation et aussi, et en premier lieu, nationalisme révolutionnaire : « *Le nationalisme révolutionnaire — dit-il — est la valeur primordiale de notre idéologie politique. Nationalisme et Révolution constituent des concepts inséparables* ».

Affirmant que son administration se propose tout à la fois de faire face aux défis du présent et de réaliser des changements structurels, le Chef de l'Etat poursuit en ces termes : « *La société mexicaine demande un changement, car elle sait qu'il y a des erreurs à corriger, des insuffisances à combler et de nouvelles formes d'action à adopter. Le changement que nous proposons est révolutionnaire et progressif. L'Histoire ne peut et ne doit pas revenir en arrière. Pour surmonter la crise, nous avons fortifié les institutions de la République. A la confrontation destructive, nous avons préféré l'appel à la solidarité nationale et à la négociation légale et pacifique des conflits. Nous devons estimer à son juste prix et défendre avec soin le climat de liberté que nous avons*

forgé au cours de nos luttes historiques. Nous avons strictement respecté les libertés de pensée et d'expression des idées. »

« *En application de la thèse selon laquelle il appartient à l'administration publique de donner à la société l'exemple de la rénovation morale, nous avons modifié le titre IV de la Constitution qui définit les règles de conduite et les responsabilités des serviteurs de l'État. Aussi avons-nous promulgué une nouvelle loi de Responsabilités des fonctionnaires, et diverses réformes du Code civil relatives à la réparation du dommage moral, ainsi que des amendements au Code Pénal aggravant les peines prévues pour punir les conduites illicites des serviteurs de l'État.* »

Objectifs essentiels : extirper l'inflation

« *Notre politique économique a dû faire face à un défi sans précédent dans notre histoire. Il a fallu affronter la crise avec une volonté de transformation, et convertir le rajustement économique en une occasion de corriger les déficiences structurelles de notre économie. Cette stratégie a été précisée dans le Plan National de Développement. Le programme proposé a pour objet d'extirper l'inflation et le risque de désarticulation sociale qu'elle implique. Nous n'acceptons pas la coexistence permanente avec l'inflation parce que celle-ci attaque à la racine la croissance et l'emploi. Dans cette lutte contre l'inflation, notre action a pour objet d'adapter le rythme de la demande à la capacité de réponse de la production, dans les conditions actuelles. Nous nous sommes proposés de réduire le déficit du secteur public, au moyen d'une*

limitation sélective des dépenses et d'un accroissement des recettes. Les projets envisagés devraient cette année réduire le déficit du secteur public à 8,5 % du produit national brut, au lieu de 18 % en 1982 ».

« Nous sommes sur le point d'atteindre cet objectif sans précédent au niveau national et au niveau international. En juillet dernier, on estimait que le déficit du secteur public était inférieur à 500 milliards de pesos, ce qui signifiait que notre objectif annuel était atteint dans la proportion de 33 %. Cette somme impliquait, en termes réels, une diminution de 64 % par rapport aux chiffres de 1982 ».

« En freinant la croissance des dépenses publiques, nous avons donné la priorité aux programmes nécessaires au fonctionnement des services sociaux indispensables — éducation, santé, sécurité sociale et justice — ainsi qu'au développement régional et rural et à l'infrastructure des transports. Nous avons pu de la sorte faire face aux besoins les plus pressants de la société. Ainsi la couverture des services de santé a été maintenue : elle s'étend actuellement à 63 millions d'habitants, par l'entremise des divers services de santé. Pour l'ensemble des systèmes éducatifs, le nombre des enfants et jeunes gens immatriculés a passé de 23,7 millions en 1982, à 24,6 millions pour la présente année scolaire ».

« Pour répartir plus équitablement la charge fiscale, le mode de recouvrement de l'impôt a été modernisé et actualisé. Une surtaxe de 10 % a été imposée aux contribuables dont les revenus annuels sont supérieurs à cinq fois le salaire minimum, et les revenus les plus bas ont bénéficié d'un dégrèvement. L'anonymat des actions et des autres titres au porteur a été abrogé afin de mettre un terme à l'un des principaux modes d'évasion de capitaux. En matière de contributions indirectes, le taux général de la taxe sur la valeur ajoutée a été porté de 10 à 15 % ; mais le taux atteindra 20 % pour les biens et services de luxe. L'exemption de la T.V.A. est maintenue en ce qui concerne les aliments qui font partie du « panier de la ménagère » et les loyers de la maison d'habitation ; et la taxe a été réduite en ce qui concerne la majeure partie des aliments élaborés industriellement et les médicaments. Ainsi la moitié de la consommation des familles à bas revenus demeure exemptée du paiement de la T.V.A. On a décidé, par ailleurs, d'augmenter les prix et les tarifs du secteur public, décision qui a eu pour effet d'accroître à court terme les pressions inflationnistes, mais qui était nécessaire pour pouvoir réduire, à long terme, la source essentielle d'inflation constituée par le déficit du secteur public.

« Cette stratégie a permis d'accroître les recettes et d'assurer ainsi un meilleur financement des programmes de dépenses. En juin dernier, le montant total des recettes atteignait 2 billions 965 millions de pesos, somme qui représentait un accroissement de 124 %.

« Afin d'encourager l'épargne, nous avons maintenu une politique souple et réaliste de taux d'intérêt. En ce qui concerne la politique bancaire, j'ai promis, le 1^{er} décembre dernier, que la Banque Nationalisée appartiendrait au peuple et non à une nouvelle minorité de dirigeants. Nous avons mis à l'étude un projet de législation bancaire totalement rénovée qui sera soumis au Congrès de l'Union au cours de l'année 1984 ».

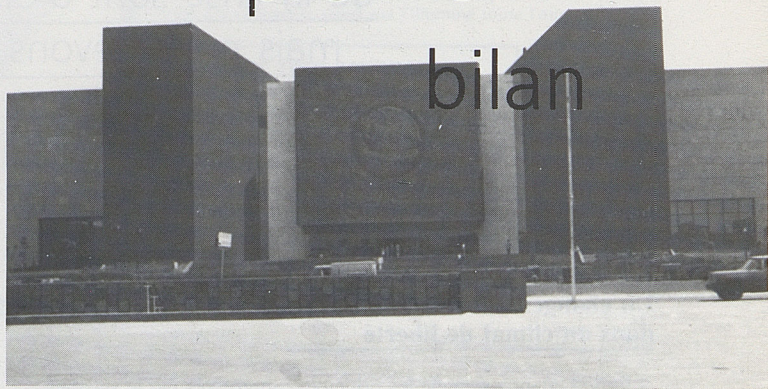
Le redressement du commerce extérieur

« A l'issue d'une complexe négociation avec la communauté financière internationale, nous avons obtenu la restructuration de la dette du secteur public et nous avons beaucoup avancé dans la renégociation de la dette du secteur privé. Le contrat final a été signé le 26 août dernier. Ainsi, nous avons réussi à éliminer presque totalement les remboursements à court terme, qui à la fin 1982, étaient arrivés à représenter presque le cinquième du total. En 1983, la dette s'accroîtra seulement de cinq milliards de dollars, alors que la croissance avait atteint 19 milliards 600 millions en 1981 et 7 milliards 719 millions en 1982. Nous continuerons à faire appel au crédit extérieur, en tant que facteur complémentaire, pour des projets à longue échéance, exigeant un important



FACE A
LA CRISE :

premier
bilan



volume d'importations ; mais l'effort interne doit, de toute évidence, constituer le facteur de base de notre développement futur ».

« La restructuration de la dette externe nous a permis de disposer des ressources suffisantes pour effectuer les importations indispensables à la bonne marche de notre économie. Afin de stabiliser le marché des changes, nous avons adopté, en ce domaine, une nouvelle politique. Le contrôle des changes a été simplifié. Un marché contrôlé a été institué pour les importations prioritaires, les exportations de marchandises et les paiements correspondant à la dette extérieure publique et privée. Un marché libre a été établi pour toutes les autres opérations ».

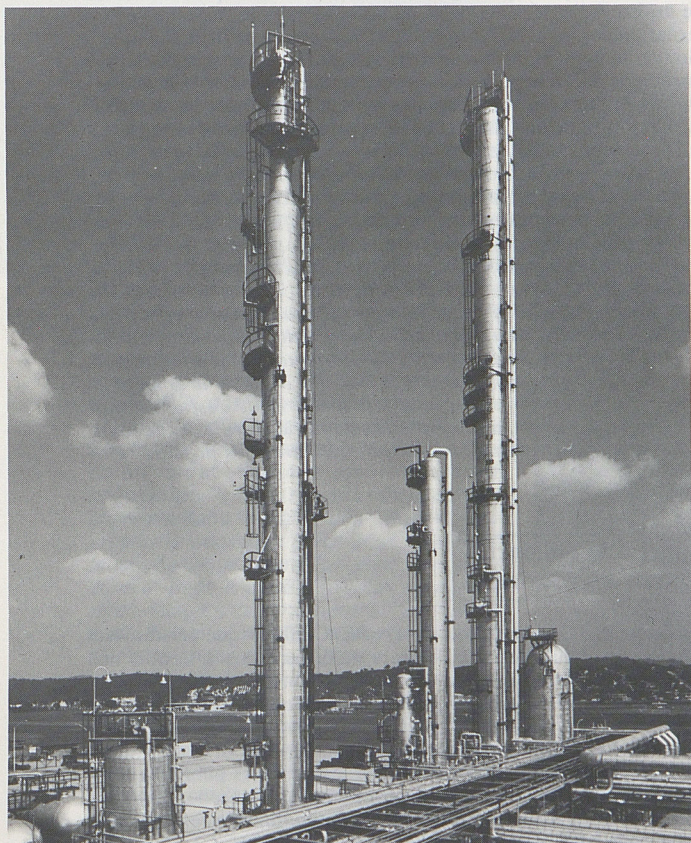
« Le redressement du secteur extérieur a dépassé toutes les prévisions. A l'origine, ce redressement fut, il est vrai, le résultat d'une contraction draconienne des importations ; mais depuis quelques mois on commence à percevoir, en particulier dans le domaine des produits manufacturés, une reprise des exportations,



A gauche : Le Président Miguel de la Madrid à la tribune du Congrès.

En bas à gauche : le nouveau Palais Législatif.

En bas à droite : « Le nouveau Pemex, l'entreprise la plus importante du pays, doit être un motif d'orgueil pour les Mexicains. »



dont le montant, qui n'a pas dépassé 189 millions de dollars pour le mois de janvier dernier, a atteint 330 millions de dollars en juillet. De ce fait la balance des comptes s'est soldée, pour le premier semestre 1983, par un excédent de 2 milliards 657 millions de dollars, ce qui a eu pour conséquence d'accroître les réserves internationales de la Banque du Mexique, qui atteignaient, le 31 août 1983, 3 milliards 552 millions de dollars, alors qu'au 30 novembre de l'année antérieure, elles s'élevaient seulement à 1 milliard 771 millions de dollars. ».

Développer l'industrie et les transports

Poursuivant son exposé, le Président Miguel de la Madrid a également fait état des projets destinés à stimuler le tourisme, la petite et moyenne production minière, ainsi que la production électrique, l'industrie du papier, la sidérurgie et la pétrochimie, en particulier, la production d'engrais.

En ce qui concerne le pétrole, le Chef de l'Etat précise que la production de brut « fut de 2 millions 661 mille barils quotidiens de janvier à août 1983, et celle de gaz naturel de 4 milliards 109 millions de pieds cubes par jour ». « Je réaffirme — ajoute le Président — ma volonté de rénover PEMEX afin d'accroître son efficacité et sa productivité. Le nouveau PEMEX, l'entreprise la plus importante de pays, doit être un motif d'orgueil pour les Mexicains. Ainsi l'exige l'esprit de la nationalisation décrétée par Lázaro Cárdenas ».

La modernisation des transports est l'un des objectifs majeurs de l'Administration actuelle. D'importants crédits ont été octroyés en vue de la rénovation de 800 kilomètres de grandes routes, de l'entretien du réseau de chemins vicinaux — qui comporte actuellement 75.000 kilomètres — et de la construction de 6.000 kilomètres de nouveaux chemins. D'importants travaux d'agrandissement et de modernisation sont en cours dans les ports de Tampico, Veracruz, Coatzacoalcos, Ciudad del Carmen, Guaymas, Manzanillo, Salina Cruz, Lázaro Cárdenas y Altamira ; et le programme naval prévoit notamment la construction de cinq pétroliers de 45.000 tonnes.

Décentralisation et préservation du milieu naturel

Dans le cadre d'une politique ayant pour objet une « restructuration des équilibres régionaux », les attributions des collectivités locales — Etats et Municipalités — ont été élargies particulièrement en ce qui concerne l'éducation et la santé. De nouvelles ressources fiscales ont été octroyées aux municipalités en vue de leur permettre de faire face à ces tâches. Par ailleurs, des mesures sont prises afin de favoriser l'implantation de la population dans les villes de moyenne importance, « d'orienter les phénomènes migratoires, de décourager la concentration dans les grandes villes et d'inciter les habitants des hameaux isolés à se regrouper dans des villages plus importants ». Dans le même esprit, des plans régionaux de développement ont été mis en route ou actualisés : Plan Chiapas et Plan de l'Etat de Tabasco, Plan de Développement de Colima et Programme d'Appui aux Régions Frontalières et aux Zones Libres.

Une notion assez nouvelle se fait jour dans ce Premier Rapport de Gouvernement : le souci d'améliorer la qualité de la vie et de « réorganiser la relation de l'être humain avec son environnement ». Il s'avère, en effet, que « l'écologie a cessé, au Mexique, d'être la préoccupation exclusive des savants et des chercheurs, pour devenir une exigence de la Communauté ». Aussi le Plan National réserve-t-il une place dans la stratégie du développement à certains critères écologiques, « afin de corriger ou de prévenir la détérioration de l'environnement ».

Parmi les activités en cours en ce domaine, il convient de signaler la lutte contre la pollution de l'air et des eaux, ainsi qu'une série de mesures tendant à assurer une meilleure distribution des eaux et

à éviter leur gaspillage, (Programme National Hydraulique, construction d'aqueducs, révision de la législation sur l'usage de l'eau...).

Participation des habitants pour résoudre les problèmes du District Fédéral

Les problèmes du District Fédéral sont au centre des préoccupations du Gouvernement. Celui-ci a adopté des mesures en vue de freiner la concentration industrielle et les mouvements migratoires vers la capitale, de garantir la sécurité des citoyens au moyen d'une réorganisation de la police, d'assurer un meilleur fonctionnement des services publics (égouts, ramassage de déchets,...) de lutter contre la pollution et d'améliorer les transports en commun.

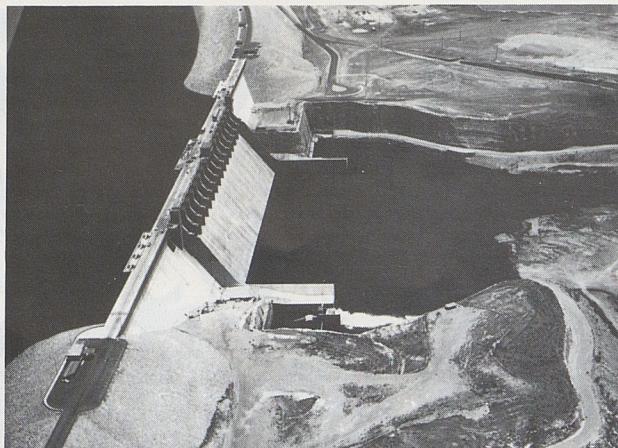
En ce domaine, il convient de rappeler la récente inauguration de la ligne 3 du métro. Mais les « habitants de cet immense conglomérat humain doivent comprendre que les problèmes de leur ville sont si énormes que les efforts du Gouvernement ne donneront les résultats espérés que dans la mesure où l'on pourra compter sur la participation solidaire de la communauté.

Développement rural

Le gouvernement estime que la productivité agricole est liée dans une large mesure à la sécurité dans la possession de la terre. Aussi, a-t-il accéléré la répartition des terres qui tombent sous le coup de la loi agraire (147 résolutions ont été signées par le Président en vue de distribuer 704.000 hectares entre 16.423 familles paysannes), ainsi que l'octroi des titres prouvant la propriété de la terre. Les travaux du cadastre, accélérés au cours des derniers mois, couvrent désormais 23 millions d'hectares, et des titres de propriété portant sur 9 millions d'hectares ont été remis aux intéressés. Un processus est en cours pour convertir un certain nombre d'ejidos — 3.500 dans une première étape — en authentiques



Résoudre les problèmes du District Fédéral : circulation, transports, pollution...



une meilleure utilisation des eaux.

unités de développement rural. Ces efforts ont déjà porté des fruits. Les récoltes de l'année 1983 sont estimées à 27,5 millions de tonnes. L'autosuffisance est assurée en ce qui concerne le blé et le riz, les haricots noirs, le sésame, le coton et l'orge.

Une politique extérieure fondée sur des principes

Abordant la politique extérieure, le Président Miguel de la Madrid constate que le prestige et l'influence du Mexique n'ont cessé de croître à l'extérieur, particulièrement dans les assemblées internationales, — ONU, Groupe de 77 — en raison de la fidélité du Gouvernement mexicain aux principes forgés au cours de 150 années de vie indépendante : non intervention dans les affaires intérieures des autres peuples, solution pacifique des conflits, égalité juridique des Etats, coopération internationale pour le développement. « Nous avons — déclare le Président — concentré l'essentiel de nos efforts en vue d'appuyer l'action du Groupe de Contadora, constitué par la Colombie, le Mexique, le Panama et le Venezuela. A l'occasion de la réunion de juillet dernier au niveau présidentiel, nous avons mis au point les grandes lignes d'un programme pour la paix que nous avons présenté aux pays d'Amérique Centrale. Ce programme prévoit la conclusion d'accords permettant d'aboutir, au niveau régional, à un contrôle effectif de la course aux armements, à une élimination des conseillers militaires étrangers, à la création de zones démilitarisées, à la proscription de l'utilisation du territoire de l'un des Etats de la zone pour développer des actions politiques ou militaires de destabilisation dans les pays voisins, à l'interdiction du trafic d'armes et de toute forme d'ingérence dans les affaires intérieures des pays de cette zone ».

Appel à la Solidarité de tous les Mexicains

En manière de conclusion, le Président affirme que les résultats obtenus au cours des dix derniers mois sont dus à l'effort des Mexicains. « Mais la crise n'est pas encore vaincue. Je peux seulement affirmer que ses aspects les plus aigus, les plus graves sont désormais jugulés. Mais nous devons rester vigilants ».

Le Chef de l'Etat termine en lançant un appel à l'action solidaire de tous les Mexicains, en vue d'aider les pouvoirs publics à combattre la crise, à réaliser les transformations structurelles qui s'imposent et à construire un Mexique nouveau, dans le respect de la démocratie et des libertés individuelles. ■

Le Mexique condamne, sans réserve, le coup de force de Grenade

Le ministère mexicain des Relations Extérieures a publié, le 25 octobre dernier, un communiqué dans lequel il exprime la « profonde préoccupation du Gouvernement du Mexique devant le débarquement de troupes étrangères dans l'île de Grenade, action qui aggrave la situation dans la région des Caraïbes et de l'Amérique Centrale et crée de nouveaux dangers pour la coexistence pacifique entre les Etats de la région ».

« Le refus du recours à la force dans les relations internationales — poursuit le communiqué — le respect de l'intégrité territoriale et de la souveraineté des États, de la non intervention et de l'auto-détermination sont des principes essentiels

de la politique extérieure du Mexique. »

« Le Gouvernement du Mexique estime que le Conseil de Sécurité des Nations-Unies doit être immédiatement saisi de cette question qui menace la paix et la sécurité internationales, et qu'il doit adopter les mesures nécessaires pour obtenir le retrait des forces étrangères de Grenade. »

Pour sa part, l'Ambassadeur Porfirio Muñoz Ledo, représentant permanent du Mexique à l'ONU, a stigmatisé l'invasion de Grenade : « Il s'agit, dit-il, d'une agression flagrante contre l'intégrité territoriale d'un État, d'une ingérence dans les affaires intérieures d'un autre pays et d'une atteinte manifeste au droit d'auto-détermination des peuples. »

Active participation mexicaine à la conférence de l'UNESCO

« Le fil conducteur de la politique éducative du Mexique a été la reconnaissance d'une relation dialectique entre la société et l'éducation » a déclaré M. Jesus Reyes Heroles, ministre de l'Éducation Publique, le 27 octobre dernier, au cours de la XXII^e Conférence Générale de l'UNESCO, réunie à Paris, en vue de fixer le programme et le budget de l'UNESCO pour la période 1984-1985. La délégation mexicaine a pris une part très active aux travaux de la Conférence, et son chef, M. Reyes Heroles a été élu membre du Conseil exécutif de l'UNESCO, par 103 voix sur 154.

Dans le discours qu'il prononça au cours de cette réunion, M. Reyes Heroles s'est déclaré profondément préoccupé « des récents événements survenus dans la région des Caraïbes, qui créent de nouveaux périls pour la coexistence pacifique entre les pays de cette zone ». Face à cette situation, « l'un des rares facteurs qui inclinent à l'optimisme est la foi en l'éducation et la culture ». Le Ministre place sa confiance dans « les effets transformateurs de l'éducation » et dans l'aptitude de la nouvelle école à devenir « un instrument permettant d'édifier une nouvelle et meilleure société ».

Le Ministre souligne l'importance des progrès réalisés au Mexique depuis 1921 : au cours de l'actuel cycle scolaire, on compte 24 millions d'enfants

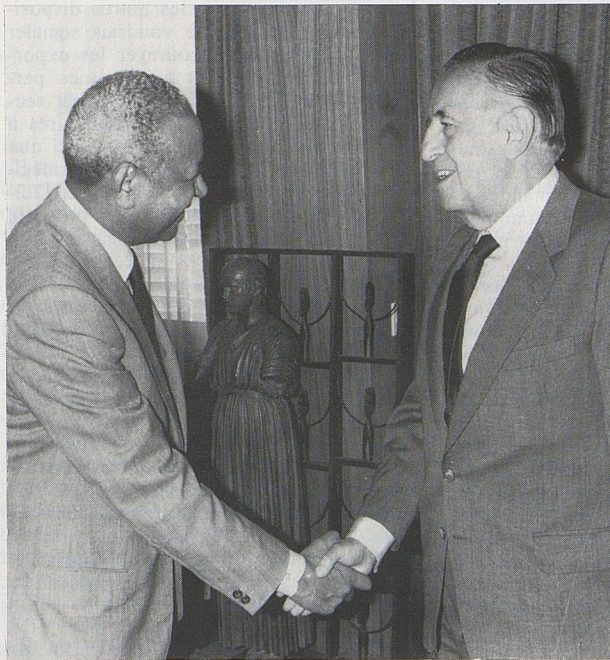


Photo : UNESCO Michel Claude

M. Jesús Reyes Heróles, ministre de l'Éducation Publique, accueilli par M. Amadou M'Bow, directeur général de l'UNESCO.

et de jeunes gens inscrits dans les établissements d'enseignement à tous les niveaux ; mais cet immense effort n'est pas suffisant, puisque le nombre des analphabètes s'élève encore au Mexi-

que, à six millions. « Aussi, poursuit M. Reyes Heróles, le Président Miguel de la Madrid a-t-il mis à l'étude des réformes profondes qui constitueront une véritable « révolution éducative ».

UN AVENIR POUR LES INVESTISSEMENTS ÉTRANGERS AU MEXIQUE (1)

par Mauricio de MARÍA Y CAMPOS (2)

Dès les premiers jours de son gouvernement, le Président Miguel de la Madrid a annoncé la mise en œuvre d'un programme de réorganisation de l'économie destiné tout particulièrement à résoudre les problèmes conjoncturels.

Les objectifs de ce programme national de réorganisation sont les suivants :

1) chercher à rétablir un équilibre au niveau macro-économique entre les dépenses et les recettes ;

2) résoudre les problèmes qui découlent de l'endettement vis-à-vis de l'extérieur ;

3) établir un programme global de création d'emplois, notamment sous forme de travaux dans les secteurs ruraux de l'intérieur du pays (par exemple, la construction de routes et autres travaux du même type).

Dans ce but, le Gouvernement mexicain a élaboré, en mars dernier, un programme de défense de l'emploi et des usines de production, qui tend non seulement à résoudre le problème de l'endettement des entreprises vis-à-vis de l'extérieur et les problèmes financiers en général, mais aussi à apporter des solutions en ce qui concerne les difficultés du Commerce extérieur et l'insuffisance de devises. Ce programme comporte également des mesures relatives aux achats du secteur public, en vue de stimuler la demande, et diverses autres dispositions, notamment d'ordre fiscal, destinées à maintenir la capacité de production.

En ce qui concerne le premier cas — dettes envers les banques — nous avons établi un système complexe que nous avons appelé « FICORCA ».

Grâce à ce système, les entreprises ont pu obtenir des devises à un taux de change très avantageux, à condition qu'elles soient capables de ré-échelonner leurs dettes ; de telle sorte que beaucoup d'entreprises ont pu bénéficier de ces avantages. Il faut préciser à cet égard que ceci a été plus facile dans le cas des firmes étrangères que dans le cas des firmes mexicaines et dans le cas de grandes entreprises que dans celui des moyennes entreprises. Les crédits accordés à ces

dernières étaient plus réduits et souvent à court terme.

Par ailleurs, il y a une autre mesure que je voudrais mentionner, à savoir le fait que certaines entreprises peuvent ne pas passer par le contrôle des changes, et ce pour certains paiements. En effet, ces entreprises peuvent agir sur le marché libre. Le taux y est plus élevé, mais elles peuvent ainsi payer des dettes qu'elles doivent rembourser d'une façon urgente, ou elles peuvent alors à ce moment-là, se procurer des fonds afin d'assurer certaines importations telles que des pièces de rechange et ceci, sans passer par le contrôle sur les importations.

Je voudrais ajouter que pour certaines entreprises étrangères — et nous avons procédé cas par cas — nous avons donné la possibilité de capitalisation de la dette-fournisseur, surtout quand cette dette-fournisseur est contractée envers la maison-mère.

En ce qui concerne les autres dispositions à court terme, je voudrais signaler celles qui visent à encourager les exportations et à créer des mécanismes permettant aux entreprises, selon les secteurs, d'obtenir les devises nécessaires à leur bon fonctionnement. C'est ainsi que dans certains secteurs industriels stratégiques, par exemple, le secteur de l'alimentation et le secteur des produits pharmaceutiques, nous avons garanti aux entreprises les devises nécessaires — grâce aux exportations pétrolières — afin que ces industries puissent continuer à importer les matières premières nécessaires à leur fonctionnement.

Parallèlement, je voudrais ajouter que nous avons établi un certain nombre de mécanismes qui ont rendu plus souple le contrôle des changes et ont offert des possibilités aux entreprises qui se consacrent aux exportations. Grâce à ces mécanismes, il est possible d'obtenir des devises, même de l'étranger. C'est ainsi que, depuis peu, il est possible d'avoir des comptes aux USA par le biais de la Banque du Mexique.

Ces mesures à court terme ont eu des effets très positifs. Naturellement, je ne peux pas dire que nous sommes sortis complètement de la crise, loin de là. Nous sommes encore dans le tunnel mais nous commençons à voir tout de même la lumière. Et je crois que ceci est parfaitement reflété par le fait suivant : le Mexique non seulement a pu respecter ses



FAITS

ET PERSPECTIVES

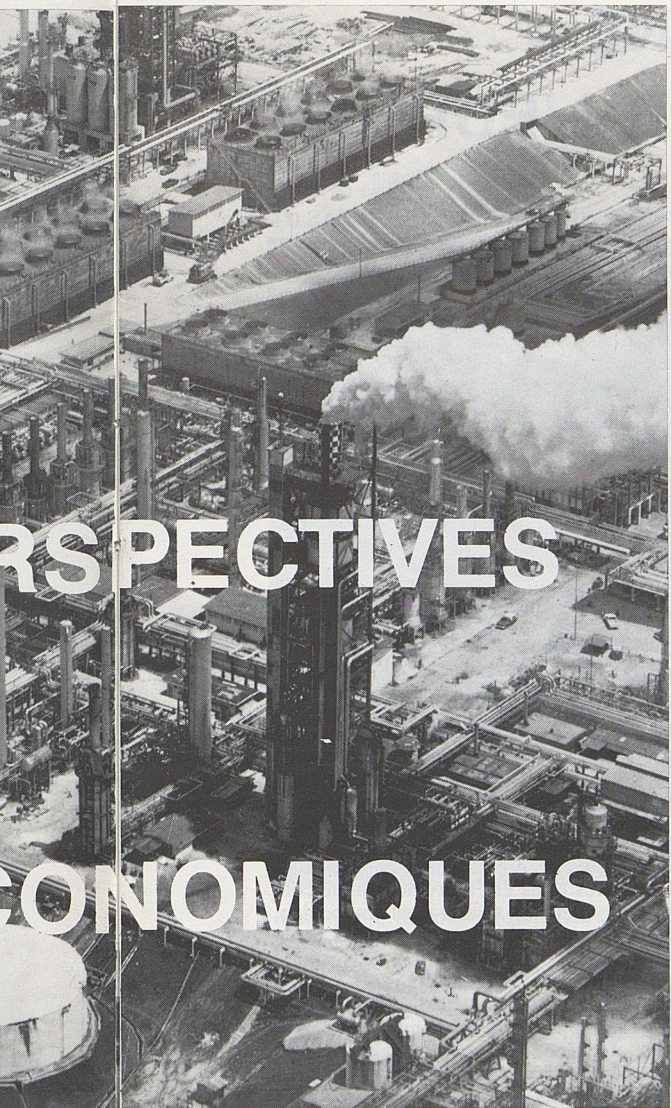
ECONOMIQUE

engagements au niveau international (vis-à-vis du FMI); renégocier la dette, mais encore maintenir le niveau de l'emploi ; et ceci en réussissant à ce que la diminution de la demande motivée par la réduction de l'activité économique, soit compensée par des ventes plus considérables dans certaines parties du pays, tout particulièrement à la frontière nord. Or traditionnellement, les habitants de la zone frontalière achetaient de l'autre côté de la frontière, mais pas de notre côté. Et ceci représente 4 à 5 millions de Mexicains.

La situation que nous avons connue depuis quelque temps nous a fait prendre conscience du fait que les problèmes auxquels nous nous heurtons ne sont pas seulement des problèmes conjoncturels, mais des problèmes véritablement structu-

(1) Extraits d'une Conférence prononcée à Paris au siège du CNPF, Sélection opérée par M. Fernando Fernández Nieto, Conseiller commercial auprès de l'Ambassade du Mexique en France et représentant de l'IMCE dans ce pays.

(2) Secrétaire d'État à la Promotion Industrielle.



RSPECTIVES

CONOMIQUES

rels qui touchent toute l'économie mexicaine, particulièrement le secteur industriel.

Face à cette situation, le Gouvernement de Miguel de la Madrid a élaboré un Plan National de Développement qui établit les grands objectifs que nous devons atteindre au cours des cinq années qui viennent.

Dans le cadre de ce plan et des programmes sectoriels, les investissements étrangers devront jouer un rôle de plus en plus actif, car il ne faut pas oublier que nos sources traditionnelles de financement, en particulier les crédits internationaux, ne sont plus aussi disponibles qu'ils l'étaient auparavant.

Je tiens cependant à souligner que nous n'avons aucune intention de modifier la

loi de 1973 réglementant les investissements étrangers, car nous pensons que c'est un instrument qui peut assez facilement s'adapter aux besoins nationaux et internationaux.

Nous sommes toutefois convaincus qu'il est nécessaire d'adapter la politique en matière d'investissements étrangers et qu'il faut tout mettre en œuvre pour accroître ces investissements, surtout dans les secteurs que nous considérons comme prioritaires. Naturellement nous sommes persuadés que la formule des co-investissements est encore la plus recommandable, mais malgré tout, nous estimons que l'on peut adopter des mesures plus souples, s'il s'agit de secteurs de haute technologie ou de projets permettant d'élaborer au Mexique certains produits jusqu'alors importés ou de développer les exportations.

Dans le cadre de cette politique, nous mettons tout en œuvre pour développer particulièrement les investissements en provenance des pays européens, car la plupart de ces pays ont une participation très réduite à l'heure actuelle. En fait, 90 % des investissements étrangers accumulés proviennent des Etats-Unis, de la République Fédérale d'Allemagne, du Japon, de la Suisse et du Royaume Uni. La participation de la France ne représente au demeurant que 1 % alors que celle des Etats-Unis équivaut aux 3/4 du total des investissements étrangers.

SYSTEME BANCAIRE : RESTRUCTURATION ET INDEMNISATIONS

Les grandes lignes de la restructuration du système bancaire ont été communiquées à la presse le 29 août dernier par le ministre des Finances et du Crédit Public.

Le nombre de banques, qui porteront désormais le nom de Sociétés Nationales de Crédit, est réduit de 60 à 29, du fait du retrait de concession à onze sociétés et de la fusion de vingt autres avec des institutions qui conservent leur raison sociale.

Le ministère des Finances a également fait connaître les conditions dans lesquelles seront versées les indemnités dues aux actionnaires des sociétés bancaires nationalisées le 1^{er} septembre 1982 par décision du Président José López Portillo. Au cours d'une phase initiale, qui débute le 25 août 1983, des indemnités seront versées aux actionnaires de onze sociétés : la Banca Serfin, el Banco Comercial Capitalizador, el Banco Comercial del Norte, el Banco de Oriente, el Banco de Mexico, El Banco Regional del Norte, la Financiera de Crédito de Monterrey et la Hipotecaria del Interior. Le montant à rembourser fixé par le Comité Technique d'Evaluation — composé de repré-

J'ajoute que nous sommes prêts à être plus souples, tout particulièrement en ce qui concerne les moyennes entreprises qui souhaiteraient investir dans notre pays, qui ont une technologie intéressante pour nous et qui ne connaissent pas bien le marché mexicain et, de ce fait, ne peuvent pas trouver d'associés.

Le Mexique ouvre aux investissements étrangers des possibilités toutes particulières : en effet au Mexique il y a un gouvernement stable, et une longue tradition en matière d'investissements étrangers, et puis il y a un marché qui est en expansion, un marché qui permet en fait de développer la vente de pratiquement tous les produits. Il faut ajouter que le niveau des salaires au Mexique peut être attirant, étant donné qu'il assure une certaine rentabilité. Et puis la formation professionnelle des travailleurs est bonne, et faut ajouter à tout cela des ressources naturelles. En outre le Mexique peut parfaitement servir de base pour les entreprises étrangères, françaises en particulier, afin d'exporter vers le marché nord-américain ; de telle sorte que si nous réunissons tous ces éléments, nous pouvons considérer qu'avec des règles plus claires et des mécanismes administratifs plus souples et plus rapides, il sera certainement possible de susciter plus d'intérêt dans le milieu industriels français et d'accroître sensiblement le montant des investissements français au Mexique. ■

sentants du Ministère des Finances, de la Banque du Mexique, de la Commission nationale des Banques et des Assurances et de la Commission nationale des Valeurs — s'élève pour l'ensemble de ces onze banques, à un peu plus de 71 milliards et demi de pesos. Cette somme représente 73 % du total du capital remboursable des banques privées nationalisées. ■

LA BANQUE MONDIALE FAIT CONFIANCE AU MEXIQUE

« Le Mexique est un pays dans lequel on peut placer de grandes espérances, un pays qui se redressera et retrouvera prochainement son taux de croissance antérieur ». Ainsi s'exprima M. Ernest Stern, Vice-Président de la Banque Mondiale, au cours d'une conférence de presse donnée à Mexico, le 17 août 1983, en présence du ministre mexicain des Finances et du Crédit Public M. Jesús Silva Herzog.

M. Ernest Stern a ajouté : « Il est juste de dire que la manière dont le Gouvernement et le Peuple du Mexique ont fait face à la crise a rempli d'admiration tout le monde. Nous estimons que les orientations définies par le Gouvernement du pays sont fermes et appropriées » ■

SOUS-TRAITANCE MEXICAINE : OUVERTURE SUR L'EUROPE

par Eduardo FUENTES UQUILLAS (1)

La présence au Salon du MIDEST (2), à Paris, d'un pavillon mexicain de 100 m², où huit firmes mexicaines de sous-traitance appartenant à diverses branches de la production, exposaient leurs réalisations et leurs projets, a appelé l'attention sur les possibilités de coopération des *maquiladoras* — les entreprises mexicaines de ce type — avec l'industrie européenne.

Ce système implanté depuis longtemps au Mexique, mais qui n'a pratiquement fonctionné, jusqu'à ce jour, qu'en symbiose avec les Etats-Unis, constitue non seulement une solution spécifique à des problèmes déterminés, mais également une manière de tirer parti des avantages dérivant de la situation géographique du pays, de sa puissance industrielle accrue, et de sa richesse exceptionnelle en ressources naturelles et humaines.

L'entreprise « Maquiladora » est une unité de production qui accomplit une activité industrielle, tout en faisant appel à des importations temporaires (exonérées d'impôts), qui lui permettent d'effectuer une exportation totale ou partielle de ses produits.

(1) Adjoint au Conseiller commercial du Mexique en France.

(2) Salon du MIDEST à Paris (Nord-Villepinte) 24-28 octobre 1983.

RENÉGOCIATION DE LA DETTE EXTERIEURE

En marge de la XXXVIII^e assemblée conjointe du FMI et de la Banque Mondiale, au cours de laquelle il prononça un discours au nom du Mexique, de l'Amérique Latine toute entière et de l'Espagne, M. Jesús Silva Herzog, ministre des Finances et du Crédit Public, signa les accords de consolidation de 8 milliards 432 millions de dollars de dette extérieure du secteur public, qui venaient à expiration avant décembre 1984. Des accords similaires ayant été conclus le 26 août 1983 pour un montant de 11 milliards 400 millions de dollars, la majeure partie de la dette publique extérieure — soit 19 milliards 832 millions de dollars — a d'ores-et-déjà fait l'objet d'accords de report des échéances à la période 1987-1990.

Cela signifie que la « Maquiladora » peut se livrer à un travail d'assemblage, de finition, de réemballage tout comme à la fabrication entière d'un produit ; en jouissant d'un régime exceptionnel l'autorisant à effectuer l'importation — exonérée d'impôts — de l'ensemble de l'équipement requis par l'opération en question, ainsi que de la totalité des pièces, composants et matières premières si besoin est.

On dénombre, à cet égard, de multiples modalités, qui vont du simple accord de contrat de sous-traitance entre une entreprise étrangère et une autre mexicaine, déjà établie, qui devra intégrer aux produits faisant l'objet de l'accord, au moins 20 % de la valeur ajoutée nationale, jusqu'à l'établissement par l'entreprise étrangère, d'une filiale au capital constitué à 100 % par ses soins.

Il s'agit là d'une exception à la loi de 1973 sur les investissements étrangers qui limite à 49 % la participation de l'investissement étranger dans le capital d'une entreprise.

Quoiqu'il en soit, le principe général est que la totalité (100 %) de la production d'une « Maquiladora » doit être exportée et que la vente sur le marché national sera alors considérée comme une importation, ce qui implique l'accomplissement de toutes les démarches administratives, et le paiement des impôts et droits correspondants.

Ce type d'entreprises représente pour le Mexique un facteur important de développement régional et de création d'emplois : pour 3.000 ouvriers des « Maquiladoras » en 1965, on en comptait déjà en 1981, 131.000, répartis dans 605 fabriques.

La balance des paiements bénéficie, en outre, de la valeur élevée des exportations dans ce secteur, qui entre 1975 et 1981, est passée du simple au double (de 1.524 à 3.396 millions de dollars U.S.) et si la majeure partie des composants est d'origine étrangère, la valeur ajoutée nationale a accusé une augmentation, au cours de la même période, de 21,7 % à 28,9 %.

Pour l'entreprise étrangère qui crée sa propre filiale « Maquiladora » ou signe un contrat avec une firme préexistante, les principaux avantages sont les suivants :

— Possibilité d'exportation libre d'impôts ou à tarifs préférentiels vers tous les pays membres de l'Association Latino-Américaine d'Intégration » (ALADI).

— Possibilité d'exportation libre d'impôts vers les Etats-Unis dans le cadre du « Système Généralisé des Préférences ». Le Mexique est considéré comme

bénéficiaire du SGP, et de ce fait, les produits qui en seront directement importés, seront aptes à entrer librement aux Etats-Unis à condition que la somme des coûts directs et du matériel d'origine mexicaine incorporé corresponde au minimum à 35 % de leur valeur totale (Section I.D. 176 - (a) de la réglementation Douanière pour l'application du SGP).

Sont exclus de cette prérogative les produits considérés comme « Import Sensitive Items », tels certains articles manufacturés en acier ou en verre, et certains produits électroniques.

— L'acquisition aux Etats-Unis de pièces et de composants destinés à être assemblée ou transformés au Mexique, puis l'exportation de nouveau vers les Etats-Unis, est exonérée d'impôts, mais son paiement doit s'effectuer exclusivement sur la part correspondant à la valeur ajoutée du produit fini.

Ce mécanisme est fréquemment employé au sein des entreprises nord-américaines, d'où le phénomène des « usines jumelées » : celles-ci sont constituées par deux unités de production complémentaires, situées l'une et l'autre de chaque côté de la frontière mexicano-nord-américaine, qui se chargent de certaines étapes de la production.

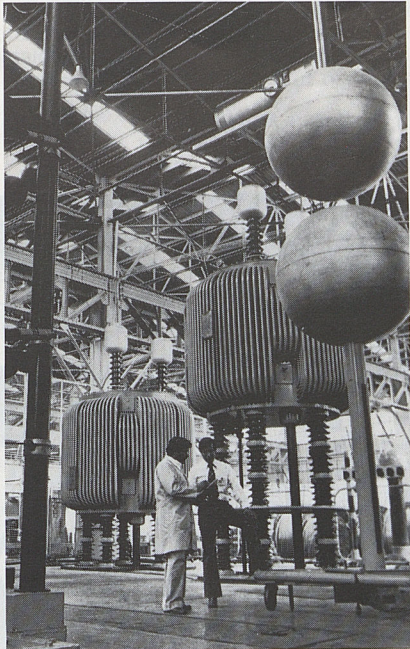
— L'assemblage ou la finition au Mexique d'un produit destiné à être propulsé sur le marché nord-américain représente une économie considérable sur les frais de transport des matières premières, les composants et la main-d'œuvre, ainsi que sur les dépenses fixes (terrain, installations industrielles, sources énergétiques, etc.).

La création d'une « Maquiladora » requiert certaines conditions légales : accord de principe des ministères du Commerce et des Relations Extérieures, établissement d'un certificat notarial de l'acte de constitution qui doit être signifié à certaines institutions (ministères des Finances et de la Santé, Bureau Régional du ministère des Finances, Institut Mexicain de la Sécurité sociale, Institut du Fonds National de Logement pour les Travailleurs) et inscrit au Registre public du Commerce et au Registre national des Investissements étrangers.

Par contre, l'administration de la « Maquiladora » ne pose aucun problème dans la mesure où il existe divers « parcs industriels » offrant un service intégral qui couvre la location du terrain ou de l'installation industrielle, la sélection et l'embauche du personnel, et qui désigne un conseil juridique pour les démarches

Atelier de montage
d'automobiles

« Condumex » usine
de câbles électriques



douanières, fiscales et administratives en général. Ces « parcs » sont munis des services et de l'infrastructure adéquats, et l'entrée sur le territoire national de techniciens et de cadres étrangers envoyés par l'entreprise-mère est facilitée par les autorités d'immigration.

En vertu du décret du 13 décembre 1983 (art. 2) les entreprises « Maquiladoras » pourront et devront effectuer leurs opérations de change de devises au taux de change contrôlé dans les institutions de crédit du Mexique — à l'exclusion de tout autre établissement bancaire — afin d'acquiescer les pesos nécessaires au paiement des salaires et des loyers, ainsi qu'à l'acquisition de biens et à la contraction de services d'origine nationale, à l'exception des immobilisations. Ces entreprises devront laisser à la disposition du ministère des Finances, durant une période de cinq ans, les documents prouvant qu'elles se sont acquittées de cette obligation. Les « Règles complémentaires » édictées le 11 avril 1983 précisent que les échanges de devises des « Maquiladoras » au taux de change contrôlé sont obligatoires, non seulement pour faire face aux paiements prévus par l'article 2 du décret du 13 décembre 1982, mais encore pour acquitter les contributions fiscales et locales à leur charge, les primes d'assurances, et les intérêts ainsi que tout autre frais d'opération sur le territoire mexicain. ■



Nouvelles brèves

Prix du pétrole. Le Mexique a porté le prix du baril de pétrole de type « Maya » de 24 à 25 dollars, (1^{er} octobre 1983), ce qui représente des rentrées supplémentaires de 800.000 dollars par jour. Au cours d'une conférence de presse, M. Mario Ramón Beteta, directeur de PEMEX, a précisé que les exportations de pétrole représenteraient, pour l'ensemble de l'année 1983, des rentrées de devises de l'ordre de 16 milliards de dollars.

Coopération agricole franco-mexicaine. L'Ambassadeur du Mexique en France, M. Jorge Castañeda, inaugure le Second Séminaire de Planification agricole Mexique-France, qui se déroulera du 7 au 11 novembre 1983, à Paris puis à Montpellier. Dans son exposé, le sous-secrétaire à la Planification Agricole, M. Jesús Muñoz Vásquez, qui dirigeait la Délégation Mexicaine, analysa les grandes orientations du nouveau Plan National de Développement Agricole. A cette occasion fut signé un accord de coopération technique entre le Centre International des Hautes Études Agronomiques Méditerranéennes (CIEHAM) et l'Institut National de Recherches sur les Ressources biotiques (INIREB) du Mexique.

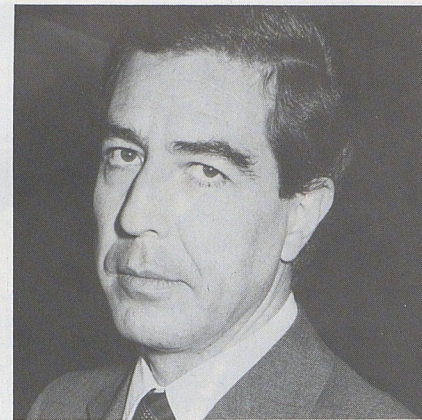
Prêt Français au Mexique. « *Un geste politique du Gouvernement Français* » : c'est ainsi que l'Ambassadeur du Mexique en France, M. Jorge Castañeda, qualifia, au cours d'une conférence de presse, le 25 novembre, le prêt français

de 400 millions de francs accordé au Mexique. Ce crédit — le premier de ce type octroyé au Mexique par la France depuis un an — et qui est destiné à trois projets de PEMEX et des pêcheries de Chiapas, est composé de 280 millions de prêts bancaires, sur dix ans, à 10,7 % et de 120 millions prêtés par le Trésor Français, sur 30 ans, au taux de 2 %.

Peso : glissement programmé. Par suite d'une décision de la Banque du Mexique, le Peso au marché libre — resté pratiquement stable depuis décembre 1982 — subit depuis le 23 septembre dernier, un glissement de 13 centimes par jour. Le porte-parole de la Banque du Mexique a expliqué que ce glissement modéré et programmé avait pour effet d'éviter les fluctuations trop brusques.

Vice-ministre Mexicain à Paris. Le sous-secrétaire d'État Mexicain aux Investissements Étrangers, M. Adolfo Hegewisch Fernández, qui, invité par la Chambre de Commerce et d'Industrie de Paris, a effectué une visite officielle dans cette ville du 17 au 19 octobre, a eu, à cette occasion, de fructueux entretiens avec des représentants du Gouvernement Français. Au cours d'une réunion d'information, le 18 octobre, il a expliqué aux hommes d'affaires Français les conditions dans lesquelles ils pourraient réaliser des investissements au Mexique dans la cadre de la législation en vigueur.

LE MEXIQUE DANS LE MONDE



A gauche : M. Bernardo Sepúlveda, ministre des Relations Extérieures.

A droite : Le Groupe de Contadora : M. Bernardo Sepúlveda (à gauche) s'entretient avec les Chanceliers du Venezuela, de la Colombie et du Panama.

L'enjeu de CONTADORA

Les résolutions d'appui au Groupe de Contadora, votées à l'unanimité par l'Assemblée Générale de l'ONU et par l'OEA, respectivement le 11 et le 17 novembre 1983, ont assuré à l'initiative de paix en Amérique Centrale — comme le souligna le Chancelier Sepúlveda dans son discours au Sénat le 30 novembre dernier — « un aval sans précédent dans l'histoire récente de la vie internationale ».

Les négociations de paix étaient entrées, dès l'automne 1983, dans une phase décisive, lorsque les Chanceliers du Groupe de Contadora et ceux d'Amérique Centrale élaborèrent, au cours d'une réunion à Panama (7-9 septembre), un document en 21 points pour la pacification de l'Amérique Centrale.

Ce document prévoit, sur le plan politique : l'établissement ou le perfectionnement des institutions démocratiques, la garantie des droits individuels, et la mise en œuvre d'un processus de réconciliation dans les nations déchirées par des luttes intestines. Le plan préconise le respect des principes essentiels du Droit International, la création de conditions politiques destinées à garantir la sécurité extérieure, l'intégrité et la souveraineté des Etats de la région, la mise en œuvre par les gouvernements d'une politique de détente, en s'abstenant de tout acte susceptible d'aggraver les tensions et, enfin, la mise en place d'un système de communications directes dans le but de prévenir ou de résoudre les incidents entre les Etats de la région. Dans le domaine militaire, la réduction des armements est recommandée ainsi que l'éviction des conseillers militaires étrangers, l'élimination du trafic d'armes et la création de mécanismes de

contrôle destinés à y mettre fin. Les Etats ne doivent pas autoriser l'implantation sur leur sol de bases militaires étrangères. Ils doivent s'abstenir de fomenter, de soutenir, ou d'autoriser sur leurs territoires respectifs des actions de terrorisme, de subversion ou de sabotage visant à destabiliser d'autres gouvernements de la région. L'aide humanitaire aux réfugiés de certains pays d'Amérique Centrale, devra être poursuivie. Enfin, les clauses économiques du plan prévoient la relance des mécanismes d'intégration régionale et la mise en œuvre de programmes de développement socio-économique.

Pour mettre en œuvre ces 21 « objectifs de paix », le « groupe technique » composé de représentants des pays de Contadora et des Etats centra-américains a entrepris l'élaboration de projets d'accords, au cours d'un processus marqué par diverses réunions, au niveau technique les 1^{er} et 2 décembre et à l'échelon ministériel les 20-21 décembre et 7-8 janvier derniers. Au cours de cette récente rencontre les gouvernements centre-américains ont approuvé des « normes pour l'exécution des engagements souscrits dans le document d'objectifs », tant sur le plan de la sécurité régionale (inventaire des forces et installations étrangères, calendrier pour leur réduction ou éviction), que sur le plan politique (garanties individuelles, reconnaissance des partis politiques, calendriers électoraux) et sur le plan socio-économique. En ce domaine, la constitution à Caracas, le 15 décembre du CADESCA (Comité d'Action pour appuyer le Développement Economique et Social Centre-Américain) a créé un cadre susceptible de drainer l'aide économique extérieure et d'alléger ainsi les tensions



socio-économiques qui sont à la racine des conflits en Amérique Centrale.

Trois commissions de travail (sécurité, politique, économie) siégeant en permanence à Panama, dans le cadre du Groupe de Contadora s'attacheront à préparer la mise en application de ces diverses mesures.

La paix est-elle en vue ? On relève, certes des indices encourageants, en particulier l'attitude du Nicaragua qui a récemment multiplié les gages d'apaisement. Mais le Chancelier Sepúlveda a également souligné, à diverses reprises le danger que représente la montée des violences en Amérique Centrale et dans les Caraïbes : incidents frontaliers, recrudescence des actions de guerre civile, interventions ou menaces d'interventions étrangères... Une course de vitesse est engagée entre les forces de guerre et les forces de paix.

DE LA MADRID REAGAN : Amérique Centrale et affaires bilatérales

« Avec les Etats-Unis, nous sommes parvenus à établir des relations cordiales, dignes et respectueuses ». Le Président Miguel de la Madrid Hurtado a résumé en ces termes l'évolution des relations entre Washington et Mexico, à l'issue de son entrevue avec le Président Ronald Reagan, à La Paz (Basse Californie Sud, Mexique), le 14 août dernier.

Les deux interlocuteurs examinèrent la situation en Amérique Centrale, se prononcèrent pour une solution négociée des conflits qui s'y déroulent et

reconnurent la nécessité d'une aide internationale en vue d'assurer aux pays centre-américains un développement économique et social équitable. Les deux chefs d'Etat ont également abordé les problèmes bilatéraux : développement des échanges commerciaux entre les deux pays, lutte commune contre le trafic de stupéfiants, pêche au thon, statut des immigrés mexicains aux Etats-Unis. Un traité de coopération a été signé en vue de combattre la pollution de l'air et de eaux des deux côtés de la frontière.



LE MEXIQUE A L'ONU : négociations globales et désarmement

Dans son intervention lors de la 38^e période des sessions de l'Assemblée Générale de l'ONU, le Chancelier Sepúlveda a réaffirmé « l'inébranlable continuité de la politique extérieure mexicaine » (30 septembre 1983).

Après une analyse du conflit d'Amérique Centrale et un bilan des efforts du Groupe de Contadora, M. Bernardo Sepúlveda abordant les problèmes économiques mondiaux, déclara que « la hausse des taux d'intérêt, la persistance des politiques protectionnistes et la détérioration constante des prix des matières premières se sont traduites, dans les pays en développement, par de sévères déséquilibres », qui menacent non seulement le processus de modernisation des économies, mais même les

institutions démocratiques. Dans ces conditions, « les négociations économiques globales constituent un objectif urgent et primordial ».

Le Chancelier du Mexique s'inquiète de l'escalade des armements « Tant que se poursuivra l'incroyable gaspillage qu'entraîne le perfectionnement du matériel de guerre, le niveau minimum de bien-être auquel aspire les deux tiers de l'humanité, restera inaccessible ». Aussi « nous, les pays en développement, d'accord avec de larges secteurs de la population des pays industrialisés, réaffirmons notre exigence politique et morale d'un accord entre les puissances nucléaires conduisant progressivement vers un désarmement général et complet. »

LE MEXIQUE A LA PRÉSIDENTIE DU « GROUPE DES 77 »

« Les persistances des attitudes colonialistes et la concentration sans précédent du pouvoir économique, technologique et militaire n'ont pas permis aux Nations Unies d'atteindre leurs objectifs fondamentaux et ont, de ce fait, contrarié l'action constructive du Groupe des 77 ». L'ambassadeur Porfirio Muñoz Ledo, délégué permanent du Mexique auprès des Nations Unies, s'exprima en ces termes en prenant possession, le 10 octobre 1983, de la présidence du « Groupe des 77 » à New York, à l'issue de la VII^e réunion annuelle des ministres des Relations Extérieures membres de ce groupe.

Le Mexique assume, pour la seconde fois la présidence du « Groupe des 77 ». En 1975, l'ambassadeur Alfonso García Robles, alors délégué permanent aux Nations Unies, avait été élu à la présidence de cet organisme qui rassemble 125 pays du Tiers Monde.

RÉUNION DU SELA : renforcer la coopération latino-américaine

Le Système Économique Latino-Américain (SELA) constitue « l'expression concrète, sous une forme contemporaine, du projet bolivarien d'union et de solidarité en vue de convertir l'Amérique Latine en une patrie prospère ». Par ces mots, le Chancelier du Mexique, M. Bernardo Sepúlveda Amor, a situé dans son contexte historique et sous l'invocation du Libertador Simón Bolívar — dont l'Amérique Latine célèbre cette année, le bicentenaire — la IX^e réunion du SELA, au niveau ministériel, qui s'est tenue à Caracas (Venezuela) du 19 au 21 septembre 1983.

Les thèses mexicaines sur la coopération régionale ont été exposées à la réunion du SELA par le Chancelier Bernardo Sepúlveda. Rappelant que « la récession économique et l'affrontement politique constituent les deux versants de la même crise », M. Bernardo Sepúlveda a préconisé une aide urgente aux pays d'Amérique Centrale, sous forme de financement public, d'investissements privés et d'assistance technique, ainsi que des « prix justes et rémunérateurs » pour les produits de ces nations. Sur l'instigation de la délégation mexicaine, le SELA a institué un Comité d'Action en vue d'appuyer le développement économique de l'Amérique Centrale. (CADESCA).



É
C
L
A
I
R

sur

VERACRUZ

par Arturo GARCÍA FORMENTÍ
Directeur du Tourisme en Europe



Photographies d'Arturo García Formentí



De haut en bas et de gauche à droite :
tête olmèque, fort de San Juan de Ulúa ;
le seigneur de Las Limas ; scène de pé-
che, place d'Armes et Palais Municipal.

Les terres fertiles de la région de Veracruz s'étendent de la « Sierra Madre Oriental » au Golfe du Mexique. Elles comptent environ mille kilomètres d'un littoral aux nombreuses et vastes plages argentées. Tout un pays dans l'immense pays qu'est le Mexique. C'est une région très caractéristique par ses paysages, climats et types humains, ouverts, joyeux, optimistes, aimant danser et chanter.

La diversité géographique de la région de Veracruz est très prononcée. Large éventail de paysages et de climats : plaine côtière à la végétation toujours verte, montagnes aux versants boisés et, dans les vallées, un climat délicieux.

Climat tropical pluvieux, avec saison sèche. Tempéré avec pluies en hiver seulement.

Climat polaire sur les cimes enneigées des volcans comme sur le pic d'Orizaba, le Citlaltépetl — « montagne de l'étoile », volcan le plus haut du pays en région tropicale proche de la mer.

Le territoire de Veracruz est délimité par deux fleuves, au nord le Pánuco et au sud le Tonalá ; d'autres courants fluviaux le traversent, certains en grande partie navigables : le Coatzacoalcos et le Papaloapan, « río de las mariposas » (fleuve des papillons). Ce dernier, lors de la saison sèche, fait penser à un dieu indigène colossal, dormant tranquillement au cœur de la forêt. Mais pendant la saison des pluies, il se réveille en sursaut, s'enrage et veut bondir hors de son lit.

Le long parcours du Papaloapan (536 km) est une succession de paysages tropicaux, aquatiques et luxuriants de végétation où la lumière resplendit, joue, se fait couleur et ombre. Beauté sauvage, immaculée. Véritable fête de la nature pour le pinceau avide et sensuel d'un Paul Gauguin.

Emouvant spectacle que ces groupes de femmes indigènes à moitié nues, brunes, avec leurs cheveux noirs, lavant leurs vêtements sur les rives vertes

du fleuve. Non loin de ces tableaux vivants, naturels, spontanés, se dressent les raffineries modernes de l'industrie pétrolière.

Le port de Veracruz a été une des villes clés de la République. Chargée d'histoire. Lorsqu'il était déjà le port principal du Mexique indépendant, il dut subir trois invasions militaires étrangères et en ces trois occasions funestes le peuple « jarocho » (de Veracruz) fut trois fois héroïque.

Porte marine du Mexique. Porte d'azur dans une frange de terre exubérante. Premier des trois niveaux géographiques du pays que le poète mexicain Amado Nervo avait évoqués il y a plus d'un demi-siècle. Ici commence l'ascension prodigieuse qui culmine dans la vallée de l'Anáhuac (étymologiquement « près de l'eau »), siège de la capitale des Etats-Unis du Mexique.

C'est avant tout une mer historique : le golfe du Mexique et le vol des mouettes, les panaches des palmiers que le vent fait bruisser. Viennent ensuite les bananiers se reflétant dans les lagunes, les papayers avec leurs fruits jaunes et rougeâtres, les goyaviers avec leurs fruits aux tons variés, les corosoliers avec leurs fruits verts. On aperçoit les caféiers verts aussi avec leurs fruits rouges, les mamméas aux fleurs blanches, le vanillier grimpant et fleuri. Et encore cet autre vert des cannes à sucre ondulantes, et les grelots dorés des oranges.

Le chemin monte, l'humidité diminue.

La flore tropicale demeure, puis se confond avec celle du haut plateau jusqu'à ce que la seconde domine la première. Ce sont alors les liquidambers, les chênes, les pins et les sapins.

Des bataillons d'agaves alignés apparaissent avec leurs lances vertes. Les mains vertes des nopals se tendent en signe austère de bienvenue. Le peuple communicatif de Veracruz a cédé le pas à celui, plus réservé, de l'intérieur.

Villa Rica de la Veracruz fut fondée au début de 1519 par l'astucieux Conquistador : le capitaine Hernán Cortés, arrivé à l'îlot de San Juan de Ulúa.

L'habile capitaine établit une sorte de conseil municipal et ceux qui votaient n'étaient autres que ses propres capitaines et soldats. Cortés seul décidait. Au moyen d'une fiction apparemment légale, ils lui conféraient ainsi les pleins pouvoirs, acceptant de lui attribuer un cinquième de l'or qu'ils obtiendraient dans la grande aventure de la Conquête, un autre cinquième allant à la couronne d'Espagne.

Les épées, arquebuses, canons, chevaux de bataille furent les gardiens et les témoins de la cérémonie d'intronisation. L'Indienne Doña Marina fut évidemment un témoin de qualité, la première interprète internationale officielle du Nouveau Monde. Esclave et objet de plaisir, elle était aussi — peut-être sans s'en rendre compte — une alliée efficace des Conquistadors.

Marina est la déformation du mot mexicain Malinali. De ce mot sont dérivés « Malinche » et « Malinchismo », symboles de capitulation, de reddition, d'un snobisme exagéré, d'un amour immodéré pour tout ce qui vient du dehors, de trahison. La racine de telles attitudes négatives remonte déjà aux premiers jours de la conquête des terres de Tabasco et de Veracruz.

Dans la ville à peine fondée — ville fantôme — se déroule pour les Espagnols récemment arrivés une grande farce d'apparence légale ; l'établissement d'un conseil municipal sans le peuple.

A Veracruz se trouvaient les Olmèques. Leur civilisation mystérieuse est la souche des autres civilisations précolombiennes en Mésoamérique. Artisans des autels où la sculpture commence à devenir architecture, ils sont les sculpteurs de la fameuse pièce du « Seigneur de Las Limas », ainsi appelée du nom du lieu où on la découvrit à Veracruz. Elle représente un prêtre assis à la manière du « Lotus » en Yoga. Ce personnage sévère, concentré, porte amoureuxment dans ses bras un bébé jaguar, animal divinisé par les anciens Mexicains.

Le « Seigneur de Las Limas » évoque le scribe égyptien du musée du Louvre, mais surtout « La Pieta » de Michel-Ange dans la basilique Saint-Pierre à Rome. On pourrait dire que l'éloquente

sculpture olmèque est une « pieta » d'un autre continent, d'un autre monde, d'un autre temps. Une « pieta » différente ; une « pieta » indienne, sui generis, non pas en marbre d'Europe mais en pierre verte des entrailles du Mexique. Une « pieta » archéologique et encore vivante.

Les Olmèques laissèrent des têtes colossales aux yeux de type mongoloïde, à la fois réalistes et abstraites, à la fois puissantes et simples (Musée de Jalapa, capitale de l'Etat de Veracruz).

Les Totonèques avec leurs mains couleur de terre, imprègnèrent la terre cuite de sourires éternels : les gracieuses petites têtes souriantes (« cabecitas sonrientes »).

Ce fut dans les terres de Veracruz que débuta la destruction des anciens dieux mexicains. C'est à Veracruz que commença réellement à se forger la grande œuvre du métissage.

C'est par le port de Veracruz qu'entra sur la terre du Mexique — qui cessait d'être uniquement indienne pour devenir métisse — le courant de la civilisation occidentale ; idées philosophiques et politiques, religion catholique, le dieu des catholiques, le diable, le symbole idéaliste du Don Quichotte, l'imprimerie... De nombreux produits furent introduits : ainsi le blé, le riz, le sucre, l'orge, l'orange. De même pour les bœufs, entre autres animaux.

C'est par le port de Veracruz qu'entra au Mexique le somptueux Empereur Maximilien d'Autriche, et c'est par le même port que son cadavre est retourné en Europe.

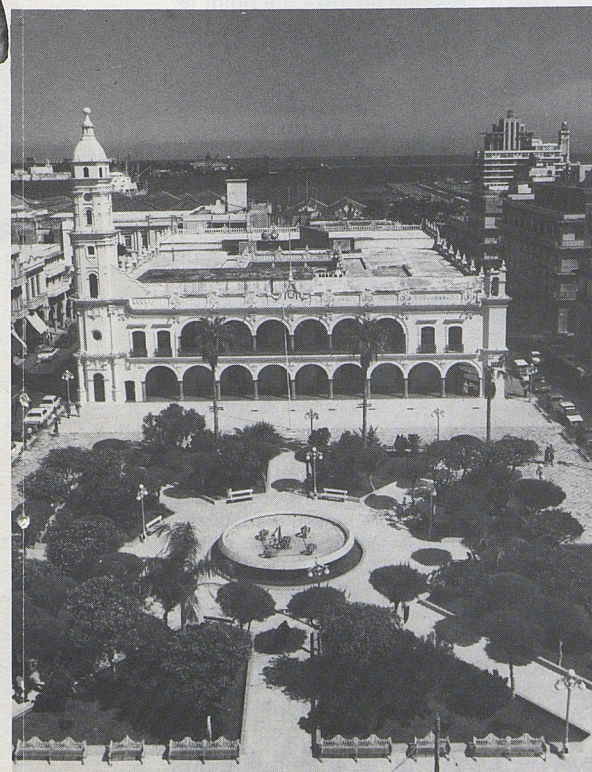
Quelques danses aussi y sont entrées qui, de même que pour l'art baroque importé, ne purent échapper à l'influence physique et humaine de l'environnement.

En effet, certaines danses mexicaines ont des antécédents espagnols évidents. C'est très explicable.

Les sympathiques danseurs du ballet de Veracruz, patronné par l'illustre Université de Veracruz, exécutèrent récemment au théâtre d'Asnières, près de Paris, en plus des danses autochtones de l'époque précolombienne, d'autres danses d'influence espagnole. Ils montrèrent une qualité professionnelle certaine et alliaient à la maîtrise de la technique leur passion pour l'art, la gaieté de leur peuple et l'amour du Mexique.

Les joyeuses danses de la côte de Veracruz « sonos jarochos » ont un fond andalou et une influence maure secrète. Si la danse andalouse est sœur du « cante jondo », qui nous vient de l'aube des temps historiques, on retrouve des réminiscences de ce chant dans certaines musiques de danses mexicaines.

Quelques danses d'Espagne apportèrent le soleil et la lumière de l'Andalousie à cette autre terre de soleil et de lumière qu'est l'Etat de Veracruz.



SESMA

Le Centre Culturel du Mexique a accueilli du 14 septembre au 15 octobre les gravures de Raymundo Sesma, artiste mexicain qui s'est fixé en Italie où il travaille depuis deux ans. Son œuvre, dont la beauté et l'originalité ont su éveiller un vif intérêt de la part du public parisien, a inspiré les remarques suivantes au critique Antonio Rodríguez : « Certaines gravures de Sesma font penser à ces stèles couvertes de la moiteur humide de la forêt, sur lesquelles perdure le tracé de calligraphies que n'ont pu détruire ni les intempéries, ni les siècles, ou à ces rochers peints avec du sang, que les hommes primitifs animèrent de leurs desseins magiques ».

PHOTOGRAPHIE

Le 27 octobre dernier s'est ouvert au Centre Culturel du Mexique, par l'inauguration de l'exposition « Trois générations dans la photographie féminine mexicaine », plus d'un mois qui conjugue la photographie au mexicain et au féminin. Les raisons de réunir les œuvres de Tina Modotti, de Lola Álvarez Bravo et de Graciela Iturbide sont multiples. On en retiendra au moins une qui en même temps les apparente et les distingue de tant d'autres. Celle que Tina Modotti résume avec justesse en exprimant le désir de n'être que photographe, en affirmant la recherche de la seule qualité photographique : art de l'ellipse et simplicité de l'articulation qui tiennent à la vérité d'un regard et non à l'objectivité d'une lentille. Centrées sur cette exposition, une conférence et une table ronde ont permis de mettre en contexte ces trois photographes. M. Romeo Martínez a traité le thème : « Le rôle historique de la femme dans la photographie ». Mme Martine Franck, Gisèle Freund, Agathe Gaillard et d'autres personnalités se sont entretenues de « La femme et la photographie en Europe et en Amérique Latine », le 16 et le 29 novembre respectivement.

BALLET FOLKLORIQUE DE VERA CRUZ

Le Ballet Folklorique de Veracruz effectue une tournée en France qui a débuté au mois de septembre et qui se poursuivra jusqu'à la mi-décembre. Lors de sa première présentation le 26 septembre, au cours d'un Gala au Centre Culturel d'Asnières, il a exécuté des danses originaires de plusieurs régions du Mexique



accompagné par les musiciens du groupe « Numatalin ». Leur interprétation, soucieuse de préserver l'authenticité des danses traditionnelles, est gaie et riche en couleur, au point que le public, avait bien plus l'impression de participer à l'atmosphère chaleureuse du folklore mexicain que de simplement regarder un spectacle.

Le Ballet, malgré sa création relativement récente, puisqu'elle ne date que de 1964, est sans doute un des meilleurs exposants actuels de la danse folklorique mexicaine. Son palmarès est, en outre, déjà bien fourni : il a participé à la cérémonie de l'inauguration des jeux olympiques en 1968, il a reçu un Premier Prix du Concours de Danse de l'Institut National des Beaux Arts et il a effectué, avec un succès remarqué des tournées dans plusieurs pays. Celle qui vient de débiter en France doit le conduire à Dunkerque, Reims, Orléans, Chartres, Blois, Le Mans et Lyon notamment.

EXPOSITION

Parmi les actes qui ont marqué la célébration du 30^e Anniversaire de la Maison du Mexique de la Cité Uni-

versitaire de Paris, il faut noter l'inauguration le 12 octobre d'une exposition de photographies de Hector Bulmaro, Hervé Le Corré, Jean-Yves Clot et Jorge Goding.

FOLKLORE

Présence du Oaxaca au Festival Mondial du Folklore de Mont Loire. Le public a pu, dans le cadre de ce festival, applaudir le groupe « Huaxac » dont la participation a été centrée autour des danses de la « Guila-gutze », fête traditionnelle



que post-colonial. Depuis 1821, des générations successives de Barcelonnettes ont participé au développement du commerce et de l'industrie textile au Mexique.

Au cours des festivités une plaque commémorative de l'installation du magasin « Sept Portes » par les frères Arnaud, à Mexico a été dévoilée sur la Place Centrale.

Il a été organisé, en outre, une exposition de documents ayant trait à l'émigration et une autre où l'on pouvait admirer une collection de pièces d'artisanat donnée par l'Ambassade du Mexique en 1974. Le point le plus marquant de cette célébration a été une fête populaire, animée par un groupe de Mariachis, à laquelle ont participé 1.500 personnes.

De cette nouvelle rencontre entre le Mexique et Barcelonnette est née la décision de consacrer tous les ans les fêtes du mois d'août à notre pays, ainsi que celle d'intensifier à tous les niveaux les échanges entre le Mexique et la plus mexicaine des villes françaises.

F.I.A.C.

Les Parisiens ont eu l'opportunité d'admirer les œuvres de deux artistes mexicains à l'occasion de deux grandes manifestations artistiques : peinture de Tamayo, présent à la F.I.A.C. sous le patronage de la Galerie Malborough et sculptures de tapisserie de Maricarmen Hernández, au Salon d'Automne.

S.M.

FRIDA KAHLO



Frida Kahlo
« La Venadita », 1946

Frida Kahlo occupe à l'intérieur de l'art du Mexique une place unique, solitaire et magnifique. Sa tragédie faite chanson, renferme une passion humaine générique. Comme toujours dans la bonne peinture mexicaine, on y retire l'intuition que c'est seulement dans cette terre de Tezcatlipoca que l'on pourrait peindre de cette façon : elle joint ce qui lui est propre à ce qui appartient sa culture dans un lien si parfait que c'est là où réside sa valeur.

C'est une peinture tragique, dont le référent est toujours la vie intérieure, assiégée par deux ou trois obsessions primordiales, raffinée et sanglante, qui comporte une délectation amère dans la douleur pour s'en libérer et exalter la vie. L'authenticité du sentiment, de l'angoisse y est patient au point de créer la langue de son monologue hamletien déchiré. La volonté de l'associer à d'autres expressions, de repérer des influences s'est toujours fourvoyée. Chez Frida Kahlo, il n'y a aucune influence si ce n'est celle de sa souffrance.

Certains ont rappelé les ex-voto populaires. D'autres, le Douanier Rousseau, certaines facettes du surréalisme. Ils ont voulu combiner ces ingrédients hétéroclites dans une recette et expliquer, comme un résultat, l'œuvre intense et brève de Frida Kahlo. Je m'incline pour rechercher dans les origines. Rien n'est plus proche d'un climat radicalement poétique que ces syllabes. Il n'y a aucune influence des ex-voto, car elle n'en n'avait nullement besoin, mais influence d'une attitude qui est propre à cette forme d'expression face à la peinture elle-même. Influence originale, c'est-à-dire originaire. Le Mexique tout en étant la terre du silex, de Coatlicue et de Hutzilopochtzi, est aussi celle du colibri et des statuette de Tlatilco.

Il y a chez le Douanier, s'il est venu au Mexique, des influences populaires. Et, s'il n'y est pas venu, il y a encore des influences populaires, celles des livres d'images et des jardins de plantes. Invoquer le surréalisme dans le cas de Frida Kahlo, revient à méconnaître la sensibilité mexicaine. L'effort pour échapper à son angoisse la pousse à renouer des liens non seulement avec les ex-voto, mais aussi avec les anciennes religions indiennes. Elle bat et bat nouveau, Frida Kahlo, ses toiles, tout comme les musiciens battaient les teponaxtles pendant les sacrifices humains. Elle se sacrifie et ses préoccupations monocordes tombent comme du sang sur les yeux. Elle se déchire et crie sa passion, son désir d'enfanter, son amour pour Diego Rivera, sa vie explosive qui s'écoula sur une chaise roulante. La seule chose que l'on ne trouve pas chez elle c'est de la littérature.

Cardoza y Aragón

Son œuvre est viscérale, un accouchement toujours. Une conquête arrachée à sa vie, à la vie. Une résurrection rituelle et aussi, un sacrifice. Dans son univers, il y a un je ne sais quoi de placentaire, de moignon sanglant, de terrien et de physiologique. Nous pourrions dire, pour comprendre sa singularité, qu'elle utilise les pinces comme autant de couteaux d'obsidienne. C'est ainsi que peint Frida Kahlo : son autobiographie revêt une dimension humaine générique. Cette œuvre est un nouveau témoignage du fait que l'art plastique du Mexique emprunte maintes voies pour s'accomplir. On a associé son œuvre à certaines formes oniriques précisément parce qu'elle est à ce point directe et simple, que ceux qui ne savent pas de quelle façon Frida Kahlo a vécu sa peinture et, que sa peinture est sa vie la plus intime, peuvent penser qu'elle exprime des fantaisies nostalgiques et cruelles. Frida Kahlo est parvenue à vaincre la vie avec son chant. Sa vie en partie détruite, elle l'a reconstruite avec sa souffrance.

J'ai retracé avec passion le cordon ombilical qui relie l'œuvre de Frida Kahlo avec le courant obscur de la sensibilité mexicaine la plus populaire et la plus spontanée comme celle qui anime l'ironie des corridos (1) (ainsi celui de Rosita Alvires, qui le matin tragique « était vénarde : des trois balles qu'elle a reçues une seule était mortelle »), les ex-voto et les jouets populaires, les planches d'anatomie scolaires, les effigies de Judas en papier maché, les toiles de fond des photographes ambulants des foires, surtout celle qui, macabre et souriante, fait son apparition lors de la fête des morts. Nombre des associations qu'on a pu découvrir dans ses œuvres sont gratuites. Sa peinture immergée en elle-même se révèle dans une hypersthénie que sa solitude peuple de rêves et de monstres bien aimés jusqu'à briser son isolement.

Il y a peu d'exemples au Mexique d'une plus grande sincérité, d'une plus grande élévation dans la souffrance. Sans son œuvre qui est sa résurrection quotidienne, elle se serait noyée dans ses propres yeux, qui ont toujours été tournés vers l'intérieur. Elle reste inscrite dans ma mémoire parmi ce qu'il y a de plus réel et de plus réaliste au Mexique, enfermée dans sa tragédie qui est la nôtre car c'est la nature humaine qui inspire sa peinture, loin de toute école, loin de toute tendance, intéressée non pas à fixer des fantaisies mais à libérer sa douleur, son obsession de la mort, la force vitale que son esprit a insufflé dans son corps brisé par le destin.

(1) Romances mexicaines.

FRIDA KAHLO de RIVERA

R
I
D
A



Frida Kahlo « La dos Fridas », 1939

Où s'ouvre le cœur du monde, délesté de l'oppressante sensation que la nature, partout la même, manque d'impétuosité, qu'en dépit de toute considération de races, l'être humain, fait au moule, est condamné à n'accomplir que ce que lui permettent les grandes lois économiques des sociétés modernes ; où la création s'est prodiguée en accidents du sol, en essences végétales, s'est surpassée en gammes de saisons et en architectures de nuages ; où depuis un siècle ne cesse de crépiter sous un gigantesque soufflet de forge le mot INDÉPENDANCE qui comme aucun autre lance des étoiles au loin, c'est là qu'il m'a tardé longtemps d'aller éprouver la conception que je me suis faite de l'art tel qu'il doit être à notre époque : sacrifiant délibérément le modèle extérieur au modèle intérieur, donnant résolument le pas à la représentation sur la perception.

Cette conception était-elle de force à résister au climat mental du Mexique ? Là-bas, tous les yeux des enfants d'Europe, parmi lesquels celui que j'ai été, me précédaient de mille feux ensorcelants. Je voyais, du regard même que je promène sur les sites imaginaires, se déployer à la vitesse d'un cheval au galop la prodigieuse sierra qui déferle au bord des palmeraies blondes, brûler les haciendas féodales dans le parfum de chevelures et de jasmin de Chine d'une nuit du Sud, se profiler plus haute, plus impérieuse que partout ailleurs, sous ses lourds ornements de feutre, de métal et de cuir, la silhouette spécifique de l'aventurier, qui est le frère du poète. Et pourtant ces bribes d'images, arrachées au trésor de l'enfance, quelle que demeurât leur puissance magique, ne laissaient pas de me rendre sensibles certaines lacunes. Je n'avais pas entendu les chants inaltérables des musiciens zapotèques, mes yeux

André Breton

restaient fermés à l'extrême noblesse, à l'extrême détresse du peuple indien tel qu'il s'immobilise au soleil sur les marchés, je n'imaginai pas que le monde des fruits pût s'étendre à une telle merveille que la *pitahaya*, dont la pulpe a la couleur et l'enroulement des pétales de rose, la *pitahaya* à chair grise et à goût de baiser d'amour et de désir, je n'avais pas tenu dans sa main un bloc de cette terre rouge d'où sont sorties, idéalement maquillées, les statuettes de Colima qui tiennent de la femme et de la cigale, ne m'était pas apparue enfin, toute semblable à ces dernières par le maintien et parée aussi comme une princesse de légende, avec des enchantements à la pointe des doigts, dans le trait de lumière de l'oiseau *quetzal* qui laisse en s'envolant des opales au flanc des pierres, Frida Kahlo de Rivera.

Elle était là, ce 20 avril 1938, comprise dans l'un des deux cubes — je ne sais jamais si c'est le bleu ou le rose — de sa maison transparente dont le jardin bondé d'idoles et de cactus à tignasse blanche comme autant de bustes d'Héraclite ne s'enclôt que d'une bordure de « cierges » verts dans l'intervalle desquels glissent du matin au soir les coups d'œil de curieux venus de toute l'Amérique et s'insinuent les appareils photographiques qui espèrent surprendre la pensée révolutionnaire comme l'aigle, au débotter, dans son nid. C'est qu'en effet Diego Rivera est supposé conduire quotidiennement de pièce en pièce, par le jardin tout en s'attardant à caresser ses singes-araignées, par la terrasse où grimpe un escalier jeté sans garde-corps sur le vide, sa belle démarche balancée et sa stature physique et morale de grand lutteur — il incarne, aux yeux de tout un continent, la lutte menée avec éclat contre toutes les puissances d'asservissement, aux miens donc ce qu'il peut y avoir de plus valable au monde — et cependant je ne sais rien qui vaille en qualité humaine son apprivoisement à la pensée et aux manières de sa femme, comme en prestige ce qui entoure pour lui la personnalité féérique de Frida.

Au mur du cabinet de travail de Trotsky j'ai longuement admiré un portrait de Frida Kahlo de Rivera par elle-même. En robe d'ailes dorées de papillons, c'est bien réellement sous cet aspect qu'elle entrouvre le rideau mental. Il nous est donné d'assister, comme aux plus beaux jours du romantisme allemand, à l'entrée d'une jeune femme pourvue de tous les dons de séduction qui a coutume d'évoluer entre les hommes de génie. De son esprit, on peut attendre, en pareil cas, qu'il soit un lieu géométrique : en lui sont faits pour trouver leur résolution vitale une série de conflits de l'ordre de ceux qui affectèrent en leur temps Bettina Brantano ou Caroline Schlegel. Frida Kahlo de Rivera est placée précieusement en ce point d'intersection de la ligne politique (philosophique) et de la ligne artistique, à partir duquel nous souhaitons qu'elles s'unifient dans une même conscience révolutionnaire sans que soient amenés pour cela à se confondre les mobiles d'essence différente qui les parcourent. Comme cette résolution est ici cherchée sur le plan plastique, la contribution de Frida Kahlo à l'art de notre époque est appelée à prendre, entre les diverses tendances picturales qui se font jour, une valeur départageante toute particulière.

Quelles n'ont pas été ma surprise et ma joie à découvrir, comme j'arrivais à Mexico, que son œuvre, conçue en toute ignorance des raisons qui, mes amis et moi, ont pu nous faire agir, s'épanouissait avec ses dernières toiles en plein surréalisme. Au terme actuel du développement de la peinture mexicaine qui est, depuis le début du XIX^e siècle, la mieux soustraite à toute influence étrangère, la plus profondément éprise de ses ressources propres, je retrouvais au bout de la terre cette même interrogation spontanément jaillissante : à quelles lois irrationnelles obéissons-nous, quels signes subjectifs nous permettent à chaque instant de

nous diriger, quels symboles, quels mythes sont en puissance dans tel amalgame d'objets, dans telle trame d'événements, quel sens accorder à ce dispositif de l'œil qui rend apte à passer du pouvoir visuel au pouvoir visionnaire ? Le tableau que Frida Kahlo de Rivera était alors en train d'achever — « Ce que l'eau me donne » — illustrait à son insu la phrase que j'ai recueillie naguère de la bouche de Nadja : « Je suis la pensée sur le bain dans la pièce sans glaces. »

Il ne manque même pas à cet art la goutte de cruauté et d'humour seule capable de lier les rares puissances affectives qui entrent en composition pour former le philtre dont le Mexique a le secret. Les vertiges de la puberté, les mystères de la génération alimentent ici l'inspiration qui, loin comme sous d'autres latitudes de les tenir pour des lieux réservés de l'esprit, s'y pavane au contraire, avec un mélange de candeur et d'impertinence.

J'ai été amené à dire, au Mexique, qu'il n'était pas, dans le temps et dans l'espace, de peinture qui me parût mieux située que celle-ci. J'ajoute qu'il n'en est pas de plus exclusivement féminine au sens où, pour être la plus tentante, elle consent volontiers à se faire tour à tour la plus pure et la plus pernicieuse.

L'art de Frida Kahlo de Rivera est un ruban autour d'une bombe.

*Extrait du « Surréalisme de la Peinture »,
publié avec l'aimable autorisation
des Editions Gallimard*

Frida Kahlo « Lo que el agua me dio », 1939



FRIDA KAHLO

FRIDA

Vingt-neuf ans après sa mort, Frida Kahlo retrouve son ancienne célébrité. De son vivant, ce peintre Mexicain suscite, en effet, l'admiration de Breton et de Picasso, ainsi que celle de son mari, le muraliste Diego Rivera. En 1977-79, une rétrospective de son œuvre fut présentée au Palais des Beaux-Arts à Mexico puis dans six musées américains, éveillant notamment l'intérêt de nombreuses féministes. En 1982, une exposition consacrée à elle et à la photographe Tina Modotti fut organisée à Londres et voyagea ensuite à Berlin-Ouest, à Hambourg, à Hanovre, à Stockholm et à New York. Ces expositions ont ranimé le mythe Frida Kahlo, basé sur son histoire tragique. Adversité et triomphe sur l'adversité : voilà le résumé trop simple et trop répandu d'une vie et d'un art pétris de contradictions.

Rappelons d'abord les faits (1), Frida Kahlo est née à Mexico en 1907 d'un père Austro-Hongrois, photographe de son état et d'une mère appartenant à la petite bourgeoisie mexicaine. Son enfance recouvre donc les années de la Révolution (1910-20), et sa jeunesse celles de ce qu'on a appelé la « renaissance mexicaine » des années 20. Kahlo est une des rares jeunes filles inscrites à la Escuela Preparatoria Nacional, lycée public progressiste où enseignent des intellectuels éminents, et dont les locaux seront décorés par des fresques de Diego Rivera. Intelligente et vive, voire insolente, Frida Kahlo connaît une adolescence sans histoire : amitiés, lectures, et premier amour. Elle souhaite étudier la médecine. Entre temps, pour contribuer au budget familial, elle prend quelques petits emplois ; en particulier, elle devient l'assistante d'un graveur commercial qui l'initie au dessin et peut-être à la sexualité. Frida Kahlo s'apprête à saisir la vie à pleines mains quand celle-ci se dérobe brutalement, ne laissant à la jeune femme plus qu'une seule possibilité : endurer. Elle pourra dire avec raison que l'accident auquel elle a survécu a cependant détruit sa vie.

Pour pénétrer dans l'univers tragique de Frida Kahlo, il faut imaginer une jeune femme de dix-huit ans, pleine de vie et de beauté, bavardant dans un autobus avec le jeune homme qu'elle aime. Il faut imaginer cet autobus, heurté par un tramway, éclatant en mille morceaux de verre, de bois et d'acier. Frida Kahlo ne se rend pas compte de ce

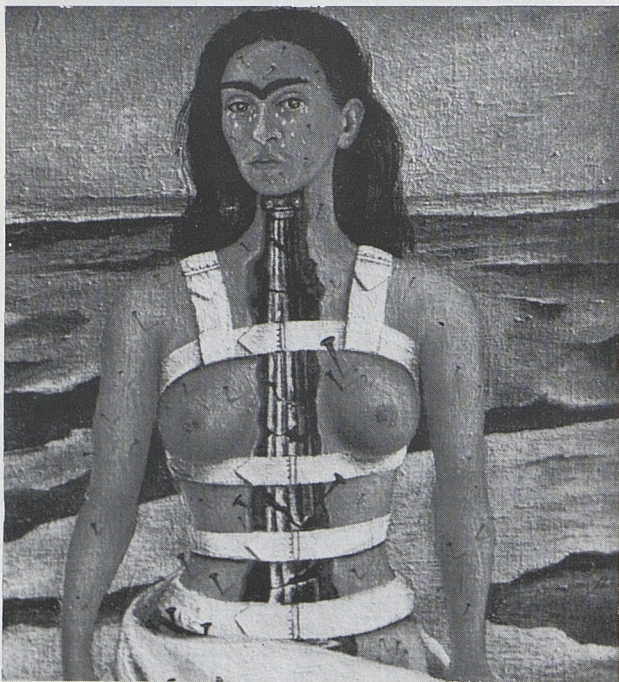
qui s'est passé. Elle cherche des yeux une poupée qu'elle tenait à la main. Son ami se retourne sur elle ; inexplicablement, elle est nue, couverte de sang et de poudre d'or. Il essaie de la tirer des débris quand il s'aperçoit qu'elle est traversée au niveau du bassin par une main courante en acier.

Bilan de cet accident spectaculaire : Frida Kahlo a la colonne vertébrale brisée en trois endroits ; le pied droit et le bassin broyés ; onze fractures à la jambe droite ; deux côtes et une clavicule cassées ; et des blessures internes importantes, surtout au niveau de l'appareil génital. Contre toute attente, elle se rétablit. Encore faut-il nuancer le terme : elle finira quand même par succomber à l'accident... vingt-neuf ans plus tard. Entre temps, souvent immobilisée dans son lit, dans des corsets ou dans un fauteuil roulant, elle se consacrera essentiellement à trois choses : la survie, l'amour et la peinture.

C'est au cours de sa première convalescence — elle en connaîtra beaucoup, après chacune de ses trente-deux opérations — que Frida Kahlo se met à la peinture. Son premier tableau est un auto-portrait, comme le seront la plupart des quelques deux cents qui le suivront. Cela s'explique aisément, étant données les contraintes de la maladie et de la claustration. Mais ce n'est là qu'une explication partielle. Car Frida Kahlo ne se contente pas de représenter sa personne visible. Elle y ajoute une figuration minutieuse de sa douleur. On trouve souvent dans ses œuvres des blessures, du sang, des os ou des organes vitaux — tous peints avec une précision clinique aussi angoissante qu'objective.

C'est sans doute dans cette objectivité qu'il faut chercher une première signification de l'auto-portrait chez Frida Kahlo. En effet, la peinture avait probablement pour elle une valeur thérapeutique : en « objectivant » sa douleur physique et morale et en la projetant sur une toile, Kahlo se distancie en quelque sorte de ce corps mutilé qui devait lui être, par moments, insupportable. D'autre part, la représentation directe et détaillée de sa condition personnelle servait sans doute à attirer sur cette femme si belle des regards où se mêlaient pitié et fascination. Ce besoin d'at-

Frida Kahlo « La Columna rota », 1944



Diego Rivera

tirer l'attention et, si possible, l'admiration, semble avoir été un trait dominant de sa personnalité. Il est significatif que son premier auto-portrait ait été, en fait, un appel d'amour : Frida Kahlo l'offrit au jeune homme qui l'accompagnait au moment de l'accident et qui rompit avec elle peu après ; elle espérait ainsi le ramener à elle.

Frida Kahlo ne cessa jamais de s'offrir aux autres, et même de s'offrir en spectacle, aussi bien dans la réalité que sur ses toiles. Elle s'habillait de façon très voyante, avec ses costumes typiques du Tehuantepec, se couvrant de rubans, de fleurs et de bijoux. A l'étranger surtout, elle faisait sensation ; en 1939, Schiaparelli lança à Paris une robe « Madame Rivera ».

Car malgré l'accident, Frida Kahlo resta une femme éminemment sensuelle. Son regard, dans ses auto-portraits, à l'intensité légèrement moqueuse et triomphante d'une séductrice ; et Kahlo est aussi fière de sa beauté que de sa

L'art de la survie

souffrance. Cette fierté fut d'ailleurs pleinement justifiée : Kahlo eut en effet de nombreuses liaisons amoureuses.

Ce mélange de souffrance physique et de sensualité créait chez Frida Kahlo une attitude ambiguë envers son propre corps. Il s'agit d'un rapport double que connaissent sans doute beaucoup de femmes, quoiqu'évidemment de façon moins extrême : le fait de ressentir leur corps à la fois comme source de plaisir et de douleur. On retrouve, sous une forme équivalente, la dichotomie déjà mentionnée entre l'observatoire minutieuse de la souffrance et l'objet passif qui subit à la fois douleur et examen, que celui-ci soit médical ou pictural. Se sentir divisée, comme si elle existait en deux exemplaires ; consacrer la distance qui la sépare (et la sauve) d'elle-même par la représentation : voilà sans doute le sens profond de l'auto-portrait chez Frida Kahlo.

On retrouve cette série de dichotomies dans le tableau le plus connu de Kahlo, qui s'intitule justement *Les deux Fridas*. Il s'agit d'un double auto-portrait : à gauche, une Frida qui souffre, comme l'indique son cœur ouvert, et qui essaie, en vain, d'arrêter le flux de son sang à l'aide d'une pince médicale. À droite, une Frida symétrique, au cœur intact, qui tient à la main un portrait de Diego Rivera enfant. Les deux sont reliées par une artère qui prend naissance dans le portrait de Rivera, passe ensuite par les deux cœurs, et s'achève en un égouttement intarissable de sang. Malgré leurs différences (indiquées également par leurs robes, celle de droite — typiquement mexicaine — rappelant l'amour de Kahlo pour son mari), les deux Fridas sont inextricablement liées entre elles. Leur lien est double : il est fait de solidarité, comme le montre l'union de leurs mains, mais aussi de douleur, par le biais de cette artère qui, regorgeant de vie, ne sert qu'à mourir.

L'engagement politique fut aussi pour Kahlo une façon de sortir d'elle-même. Membre du Parti Communiste Mexicain, pendant une brève période en 1928-29 et trotskiste en 1936-39, elle milita également pour la République espagnole. En 1948, elle réintégra le PCM et fut, pendant ses dernières années, une ardente admiratrice de Staline, dont



Diego Rivera

elle laissa d'ailleurs un portrait inachevé. Quelques jours avant sa mort, malgré sa faiblesse, elle suivit en fauteuil roulant une manifestation importante à Mexico.

Kahlo voyait clairement la contradiction entre son engagement politique et son œuvre. En effet, elle préconisait le réalisme socialiste et l'art pour les masses, en citant comme exemple les fresques de son mari. Mais, elle-même fit tout le contraire, ne représentant en fin de compte que sa souffrance personnelle — et cela sur des toiles de dimensions réduites. Elle a formulé ses doutes dans son journal : « Je suis très inquiète pour ma peinture. Surtout, de la transformer, car jusqu'ici je n'ai rien peint que l'expression honnête de moi-même, absolument éloignée de ce que pourrait faire ma peinture au service du Parti. Je devrais lutter de toutes les forces que me donnera mon état de santé pour aider la Révolution. La seule vraie raison de vivre. » (1951) (2).



Frida Kahlo « Antoretrato como tehuana », 1943

Vers la fin de sa vie, Kahlo incorpora à quelques tableaux des symboles politiques : la faucille et le marteau, la colombe de la paix, des drapeaux. Un des derniers auto-portraits s'intitule « le marxisme rendra la santé aux malades » (1954) ; il représente Frida Kahlo, soutenue par les mains bienveillantes de Marx, rejetant ses béquilles désormais inutiles. Si ce tableau est touchant par la foi dont il témoigne, il marque bien les limites de l'art de Kahlo. En effet, même dans une peinture à message politique, l'artiste semble incapable de faire abstraction de sa propre personne. Or, un grand art peut-il se baser, exclusivement, sur la problématique personnelle de son créateur ?

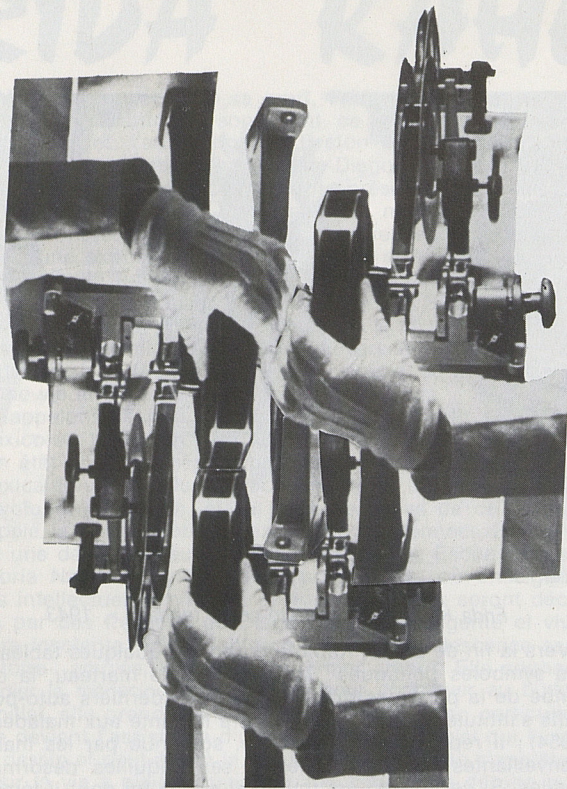
D'une part, l'œuvre de Kahlo semble confirmer la théorie romantique selon laquelle l'art naît de la souffrance du créateur : rien n'indique que Frida Kahlo ait pensé devenir peintre, avant son accident. Sa vocation n'a été qu'une des nombreuses conséquences de celui-ci. D'autre part, cette œuvre, inspirée par la douleur, y reste confinée, on n'observe chez Kahlo ni sublimation ni transcendance de sa condition individuelle. D'autres artistes ont pu élaborer à partir de peines privées des visions du monde plus vastes qu'eux-mêmes, soit en présentant leurs expériences personnelles comme typiques de la condition humaine, soit en créant un style pictural nouveau. Van Gogh, par exemple, a su créer, au-delà de ses nombreux auto-portraits, un langage figuratif original : on reconnaît sans peine un paysage peint par lui. Frida Kahlo n'a pas su faire ce pas ; ses quelques natures mortes n'ont pas de style propre aisément identifiable.

C'est sans doute le caractère physique de sa souffrance qui a rendu celle-ci à ce point obsédante, exclusive, et finalement impossible à dépasser. Chez Frida Kahlo, tout — même les sentiments — passe par le corps. Mais c'est dans cette limitation que son art puise également sa force. Ses tableaux sont frappants, et même inoubliables, justement parce que la douleur qu'ils représentent n'est nullement surmontée ni médiatisée. C'est une œuvre qui gagne en intensité ce qu'elle perd en étendue. Son caractère intensément personnel explique, entre autres, que Frida Kahlo n'ait pas fait école : en effet, comment imiter la vie même d'une autre personne ? Mais il justifie également la place d'honneur qu'occupe ce peintre dans l'art mexicain.

(1) Les détails biographiques qui suivent sont tirés de l'excellent ouvrage de Hayden Herrera, *Frida : A Biography of Frida Kahlo* (Harper and Row, New York, 1983).

(2) Cité dans Herrera, p. 397.

Mazina Castañeda



GABRIEL FIGUEROA

A propos de la liberté, la mort, et autres persistances. Le cameraman des « Olvidados », de Viridiana et de cinq autres films de Buñuel a livré ses souvenirs à Alain Derbes de « Sabado », supplément culturel du grand quotidien mexicain « Uno Mas Uno ». En voici quelques extraits :

Gabriel Figueroa a proposé que l'on suive un certain ordre : « Notre conversation doit se dérouler chronologiquement ». Deux heures plus tard, les résultats enregistrés dans la bande en diffèrent totalement. Les souvenirs, les anecdotes, les remarques personnelles empêchent toute méthode. Le sujet de la conversation est Luis Buñuel.

« Notre première rencontre date de « Los Olvidados » que nous avons tourné ensemble. On m'avait convié à participer en tant qu'opérateur de prises de vue. Buñuel avait déjà tourné quelques films ici, au Mexique, des films comme « Gran Casino » et d'autres encore avec Libertad Lamarque et Jorge Negrete (1). Il s'agissait de films commerciaux qu'il a été obligé de réaliser parce qu'il lui fallait gagner sa vie. Plus tard, son producteur Jorge Menach a répondu à sa demande de faire un film à son goût. Menach lui a dit qu'il mettrait volontiers l'argent même s'il savait qu'il allait perdre jusqu'au dernier sou, mais il voulait faire plaisir à Luis. Il lui a promis de l'entourer de tous les éléments nécessaires, d'essayer d'obtenir la collaboration des meilleurs éléments possibles, et parmi les meilleurs, je fus un des élus. C'est alors que nous nous sommes liés avec don Luis, une amitié très belle car l'extraordinaire sens de l'humour qui était le sien et dont moi je n'étais pas entièrement dépourvu y jouait un grand rôle. Nos blagues nous amusaient beaucoup. Peut-être elles n'amusaient pas les autres, mais nous, elles nous faisaient énormément rire. »

— Connaissez-vous le travail précédent de Buñuel ? Aviez-vous envie de travailler avec lui ?

(1) Idoles du cinéma mexicain des années 40-50

« Je connaissais les œuvres importantes qu'il avait réalisées en Europe. Les films à caractère surréaliste comme « Le Chien Andalou » et « L'Age d'Or ». J'admirais énormément son talent. Ce talent dont il a fait preuve chaque fois qu'il a pu intéresser les producteurs à ce qu'il voulait faire. Heureusement, ici, au Mexique, ce temps arriva. Il a eu, après « Los Olvidados », l'occasion de réaliser des films de qualité et quelques-uns, d'après moi, tout à fait extraordinaires. Parmi eux, parmi ceux qu'il a réalisés ici au Mexique, je compterai « Los Olvidados », « Nazarin » et « L'Ange Exterminateur ». C'est moi qui a eu la chance de le photographier. C'est alors que j'ai eu l'occasion de côtoyer Buñuel, ce même Luis Buñuel que je désirais connaître, avec qui je voulais me lier, dont je voulais devenir l'ami : tout ça, j'ai pu le réaliser. »

Figueroa commence à se laisser aller. L'ordre du discours s'estompe.

« Et c'est que dans ses films, et ce n'est pas là une idée à moi, il y a un seul film. Un film qui s'est répété pendant toute sa vie : les acteurs ont changé, changé un peu, le sujet, mais, en fin de compte, un seul, où l'on trouve un noyau à la recherche des objectifs qu'il souhaitait montrer aux gens. Il ne m'a jamais dit, écoute, moi, je cherche ceci ou cela. En général, il s'embarquait dans des discussions ardues et il ne m'est jamais venu à l'idée de lui demander ça... Mais je voyais le contenu de ses œuvres, la manière qu'il avait de les réaliser et de percevoir les choses, l'attention et l'intention qui étaient les siennes au moment de tourner certaines séquences. On y percevait une lutte pour la liberté, une liberté qui a toujours fait défaut à ses personnages, qui lui a fait défaut, mais qu'il recherchait. C'est comme une grande roue de foire qui tourne ; il y a chaque fois un nouveau film, et encore un autre où l'on trouve pratiquement les mêmes éléments à l'œuvre. Et il s'affine au fur et à mesure. L'idée s'affine, elle est retravaillée, elle mûrit jusqu'à revêtir une forme narrative plus simple... Voilà ce qu'a fait Buñuel : mener une idée à maturation, mener l'idée de liberté à maturation. Le cinéma intellectuel, qui représente une grande partie du cinéma de Buñuel, est un cinéma pour intellectuels, mais 99 % du public, dont moi, n'en est pas : nous avons donc besoin que l'on nous explique très clairement les choses pour qu'on puisse les comprendre. Je pense que c'était ça son idée, dans la mesure où il manipulait des rêves. Ce fut la tâche de sa vie. Traiter un rêve sur un autre rêve et cet autre rêve découle d'un cauchemar et il ne peut pas être résolu parce que, au moment de le résoudre, on recommence à rêver. Luis avait une structure très profonde pour raconter ses images. Tout était tourné vers l'intérieur... Chez Lui tout regardait vers l'intérieur et quand il faisait émerger cet intérieur, il choquait souvent les gens... Et c'est que Luis avait cette curiosité ; ses grands yeux qu'il avait un peu exorbités, qui vous donnaient envie de voir ce qu'ils scrutaient. Que voyait-il, l'œil de Buñuel?... Ce fut ce même œil qu'une fois un rasoir a tranché, ce même œil qui a regardé plein de curiosité par le trou de la serrure du film « Le Tourment » ; ce même œil qui regardait par les fenêtres du « Chien Andalou ». Dans tout Buñuel, c'était un œil curieux qui voulait tout voir, qui analysait tout. »

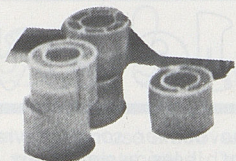
Le cameraman fait une pause. Dans ce silence nous parvenons à suggérer les possibilités de cet autre œil, l'œil technique du cinéaste, l'œil de la caméra :

« La photographie est le médium pour montrer le rêve. L'objet premier de la photo est de montrer une atmosphère avec le plus d'authenticité possible... N'importe quelle atmosphère. Toutes les atmosphères sont créées à base d'éclairage ; de cela, oui, c'est l'opérateur qui en a la charge, cela oui, cela est sa tâche à lui... Buñuel détestait l'esthétisme et les prouesses en matière de photographie. C'était quelqu'un qui montrait ses idées. A la fin du film c'était lui le seul qui restait sur l'écran : il avait une telle force qu'il finissait par effacer tout le monde. La trace des

S BUÑUEL

acteurs, des collaborateurs, etc. s'effaçait. Moi, ce qui m'attirait était sa personnalité. Je savais que mon travail n'allait pas avoir une esthétique de l'image comme celle que recherchaient Fellini, Bergman, Antonioni, Visconti, et 660 autres réalisateurs. Le seul qui s'écartait de cette ligne était Buñuel. Il recherchait l'image qui lui convenait à lui... Ce que l'on pouvait réussir du point de vue photographique était le climat, l'atmosphère. A mon avis les deux meilleurs résultats en la matière ont été « Los Olvidados » et « Nazarin » : on y trouvait la misère des laissés pour compte, l'ambiance de la rue, la vie de l'aveugle. Dans « Nazarin » on trouve la poésie, la philosophie de Pérez Galdós qui est là tout entière dans son œuvre, la flottante beauté de l'auteur espagnol (...).

Figuroa nous parle maintenant de la dignité « rare par les temps qui courent » il parle de la censure, il reprend le thème de la liberté par rapport à Buñuel. Il a recommencé à parler du surréalisme, de la liberté de refuser ce qui n'est pas acceptable, ce que l'on combat, de la liberté créatrice, de la liberté exemplaire de la vie de Buñuel, de la grande roue de foire qui a fait un tour de plus : « On naît, on fait un tour, on meurt, comme ça tout simplement. Et c'est que la simplicité, je crois, est le point de contact le plus proche de la perfection ».



E. GARCIA RIERA

Emilio Garcia Riera est un critique du cinéma mexicain et surtout son historien. Il a consacré un long article à la mort de Buñuel. En voici quelques extraits tirés de « Uno mas Uno ».

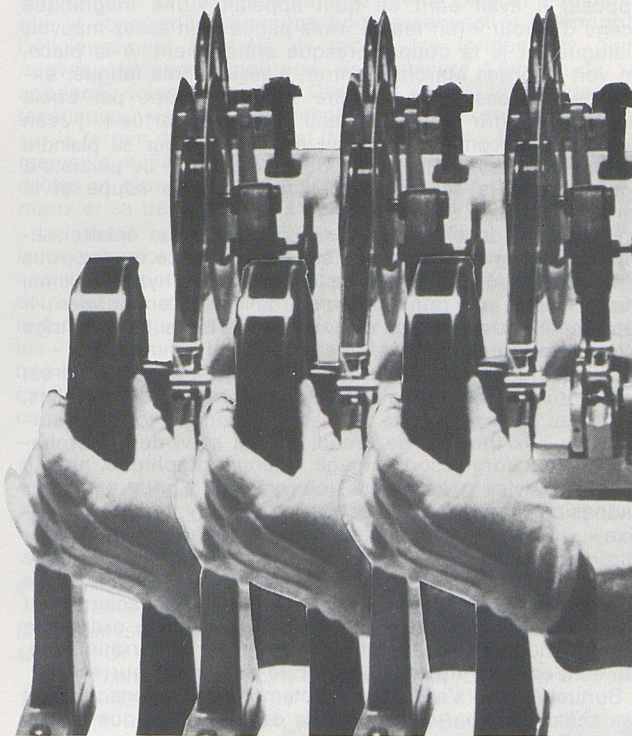
J'ai assisté, en 1962, au tournage de « L'Ange Exterminateur ». C'était un tournage difficile en raison, notamment, des nombreux acteurs qui évoluaient dans un espace restreint. Si je me souviens bien, ils se sont enduit les mains de miel pendant une scène, pour se sentir aussi mal à l'aise que l'exigeait la situation insolite des personnages, ces bourgeois qu'une raison mystérieuse empêche de quitter les lieux. L'atmosphère était tendue, et je n'oserai pas dire que tous les comédiens comprenaient clairement le sens de ce qu'on leur demandait de faire : je ne suis pas sûr non plus qu'ils étaient heureux de se trouver dans la situation difficile où ils s'étaient placés. Buñuel était un réalisateur ferme, cordial, sûr de lui, aux directives claires, mais en même temps, c'est un homme capable de se fâcher et de perdre patience. Toutefois, je n'ai pas constaté que le nécessaire exercice de son autorité de metteur en scène ait été contaminé par le moindre soupçon de cette attitude autoritaire, par cette irritation dont fait preuve celui qui traite les autres en inférieurs. En des occasions telles que celles dont je parle, il pouvait même blaguer, mais ses blagues étaient totalement innocentes, dépourvues de cette méchanceté moqueuse que les Espagnols appellent « La mala leche ». Je me souviens que ce fut moi qui, pendant une pause, avait sollicité la complicité de Buñuel pour ironiser au frais d'un des comédiens, qui, lui, avait payé de sa personne et était, de toute évidence, las de la dure journée de travail. Buñuel ébaucha un sourire, mais peut-être seulement pour éviter de me mettre mal à l'aise, et remarqua : « Mettez-vous à sa place ».

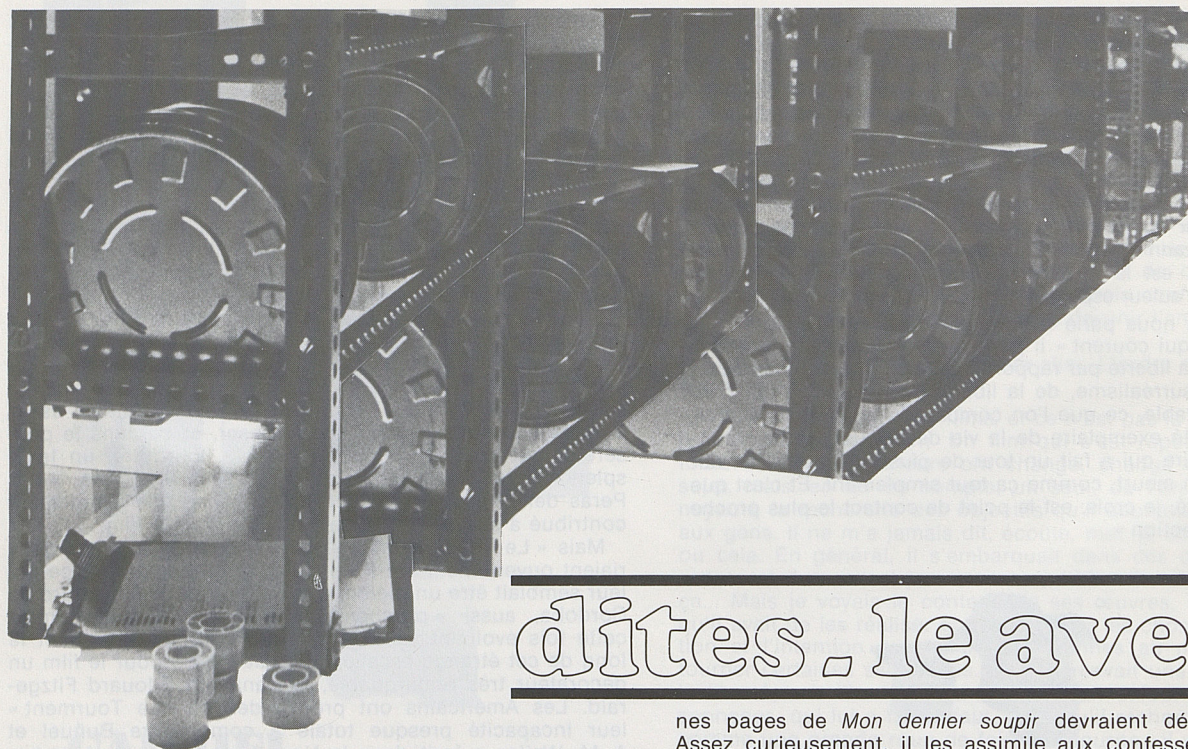
Il n'a pas pris des airs dédaigneux même quand, pour des raisons alimentaires, il a dû réaliser des films mexicains de série B. Et il n'a pas adopté non plus cette attitude prétentieuse qui consiste à dire « Je vais sauver la chose par mon talent ». Il réalisait ces films avec une efficacité proprement industrielle dans les délais fixés, il suivait fidèlement le scénario et respectait scrupuleusement le budget de la production, car il ne se serait pas permis d'exprimer son aversion pour le capitalisme en escroquant le capitaliste. En fait, mais c'est là une toute autre affaire, il ne pouvait pas ne pas laisser sa marque sur ces films qui étaient en principe, des bides, même s'il était assez indifférent au fait que les critiques s'en aperçoivent ou pas.

L'épreuve de feu du cinéma mexicain pour Buñuel ne fut pas, malgré tout, « Los Olvidados », mais « Le Tourment » réalisé deux ans plus tard, en 1952. « Los Olvidados » a pu provoquer des fureurs chauvinistes et xénophobes, mais il se trouvait au Mexique assez de bon sens et même assez d'information mal digérée pour penser, et certains le pensèrent, que c'était un film néoréaliste. En outre, un texte splendide d'Octavio Páz (que l'on peut lire dans, « Las Peras del Olmo » et un prix international, ont grandement contribué à susciter le respect que méritait le film.

Mais « Le Tourment » n'eut pas le même sort. Les gens riaient ouvertement dans les salles de projection de ce qui leur semblait être un mélodrame délirant et de cet Arturo de Cordoba, aussi « psychologique » que d'habitude, mais cette fois évoluant sans retenue ni logique, zigzaguant le long de cet étrange escalier qu'avait réalisé pour le film un décorateur très remarquable, le Canadien Edouard Fitzgerald. Les Américains ont prouvé devant « Le Tourment » leur incapacité presque totale à comprendre Buñuel et A.-M. Weiler a écrit dans le New York Times (5 décembre 1955) à propos de « This strange Passion » (Le Tourment) que « Les thèses de M. Buñuel ne sont pas particulièrement profondes » mais plutôt quelque peu « désordonnées » (...).

Heureusement de nombreux critiques Français, notamment les rédacteurs de « Positif » qui était alors une revue jeune, surréaliste et agressive, ont été saisis devant « Le Tourment » par un typique et salutaire délire d'interprétation.





**LUIS
BUÑUEL**

dites . le avec une t

La chair est triste, hélas !...
Fuir ! Là-bas fuir !

Mallarmé

Buñuel raconte dans ses mémoires : « Je travaillais sur le scénario de *Cela s'appelle l'aurore* avec Jean Ferry, un ami des surréalistes. Un incident assez caractéristique nous opposa. Il avait écrit ce qu'il appelait « une magnifique scène d'amour » (en réalité, trois pages d'un assez mauvais dialogue) et je la coupai presque entièrement. A la place, on voit Georges Marchal rentrer, s'asseoir très fatigué, enlever ses chaussettes, se faire servir la soupe par Lucia Bose et lui offrir comme cadeau une petite tortue [...] Jean Ferry, très mécontent, écrivit au producteur pour se plaindre des chaussettes, de la soupe, de la tortue [...]. Je persiste à soutenir que la scène est meilleure avec la soupe et la tortue » (1).

Le lecteur de *Mon dernier soupir* attend des éclaircissements tant sur la genèse que sur le sens de ce rendez-vous d'amoureux où le surréalisme le dispute à l'hypperréalisme. Mais Buñuel, par principe, se garde bien d'en donner ; Il répugne à soumettre ses trouvailles à la banalité réductrice d'une interprétation.

Sa position à l'égard de la psychanalyse, à laquelle il est presque inévitable de se référer quand il s'agit de ses films, n'est pas sans ambiguïté : sensibilisé comme tous les surréalistes aux théories de Freud, il s'est servi de la psychanalyse pour forger son langage cinématographique, mais il en abhorre les gros sabots interprétatifs ; pour expliquer l'adhésion massive des spectateurs à telle « image compulsive », incongrue, voire sans intérêt apparent, venue par surprise à son esprit, il invoque l'existence de quelque profond et primordial dénominateur commun, mais le laisse reposer en paix. Les projections de son inconscient sont pour lui sacrées ; une interprétation, de quelque ordre que ce soit, violerait forcément le mystère de leur irrationalité, qui est l'essence même et la morale de l'image surréaliste.

Buñuel entend s'adresser directement aux inconscients et aux sensibilités par-dessus la tête des exégètes, que certai-

nes pages de *Mon dernier soupir* devraient décourager ; Assez curieusement, il les assimile aux confesseurs de la religion catholique, ce qui suggère que son allergie, d'ailleurs courtoise, n'est pas seulement due au souci de préserver la pure magie de l'insolite, mais également au désir d'avoir la conscience nette devant l'analyste-inquisiteur. Son chapitre « Athée grâce à Dieu » est sous-tendu par l'assertion implicite : « Je ne suis pas responsable de mon imagination », mise en garde qu'il faut comprendre à la fois comme « Mon imagination créatrice est livrée au hasard » (donc, inutile de vous casser les dents à l'interpréter), et de manière plus défensive encore : « Je ne suis pas coupable de mes fantasmes. »

L'offrande de la tortue est à coup sûr une de ces « images compulsives » que Buñuel s'interdisait à lui-même de comprendre. Allons-nous le faire à sa place, quand toute tentative de ce genre est vouée d'avance à l'indifférence condescendante de celui à qui nous voulons rendre hommage ? Nous sommes prévus, en effet : « Psychiatres et analystes de toutes sortes ont beaucoup écrit sur mes films. Je les en remercie, mais je ne lis jamais leurs ouvrages. Ça ne m'intéresse pas [...]. Horreur de comprendre. Bonheur d'accueillir l'inattendu » (2). L'auteur et le lecteur de cet article ne feraient-ils pas mieux de s'abstenir et de « descendre dans la rue avec un revolver pour tirer au hasard dans la foule », prendre le vent de l'éventuel ou tout simplement acheter un billet de cinéma ?

L'innocence prérationalnelle et la suspension du jugement sont pourtant, en dépit du vœu pieux de Buñuel, difficiles à tenir pour l'esprit humain, qui trouve ou introduit en tout, inlassablement et presque malgré lui, du sens, comme le roi Midas transformait en or tout ce qu'il touchait. Ne peut-on, sans la briser, manier et retourner une image surréaliste ? En préciser le mystère tout en le préservant ? Problème classique, à vrai dire, que pose tout discours sur une production artistique qui, surréaliste ou pas, possède sa dose d'irrationalité. La critique se tirera peut-être du piège que lui tend Buñuel, si elle cherche moins à fournir des explications qu'à désigner l'insondable en faisant miroiter les antinomies fondues dans l'image.

La rencontre de Clara et Valerio, interprétés par Lucia Bose et Georges Marchal, est une des nombreuses scènes

LUIS
BUÑUEL

Le souvenir-écran : une tortue ! hélène cuvigny

d'amour que Buñuel s'est amusé à subvertir au cours de sa carrière : « Comme toutes les scènes d'amour conventionnelles, celle-ci me barbaît et je cherchais à la détruire », écrit-il à propos du tournage de *Gran Casino*, où s'opère également une substitution dont la signification est cependant, de son aveu même, grossièrement évidente (l'homme touille de la boue avec un bâton. Mais la tortue ?

Le seul fait de la substitution a déjà beaucoup d'impact. L'émotion que le spectateur se préparait à éprouver devant la scène d'amour finalement censurée se reporte sur la scène définitive, qui fonctionne donc comme un souvenir-écran dont la tortue a la gratuité superbe et dérisoire. (3)

Le fil de l'intrigue, cependant, ne se rompt pas comme dans *Viridiana*, où le viol de la servante sort du champ, brutalement oblitéré par le gros plan d'un chat sautant sur une souris : ici, les acteurs restent dans l'œil de la caméra, mais leur comportement devient aberrant. Deux possibilités s'ensuivent, selon qu'on s'en tient ou non au pied de la lettre : ou bien Clara sert réellement de la soupe à Valerio tandis que ce dernier lui fait vraiment cadeau d'une tortue, ou bien cet échange, non de paroles mais d'offrandes, est la transposition métaphorique et caricaturale du dialogue amoureux prévu à l'origine. Buñuel rappelle ironiquement que la vie de couple, c'est aussi la soupe et les chaussettes. Ces détails relèvent de ce qu'on pourrait appeler le surréalisme entomologique de Buñuel, qu'il exploite à l'extrême dans *Las Hurdes* et qui consiste à proposer tout simplement une vision d'un réalisme sans concession (faut-il que nous baignions dans l'illusion, pour que le réel nous apparaisse surréel !) (4) La tortue appartient à une veine plus canularresque. Le mystère de sa présence est peut-être une façon sacrilisante de désigner l'acte charnel. Mais accompli ou inaccompli ?

En effet, si l'on perçoit l'épisode au premier degré, il signifie au contraire l'abstinence des protagonistes, ce qui selon le psychanalyste mexicain Fernando Cesarman, est typique de l'univers buñuelien, où les désirs ne s'accomplissent jamais et où « l'amour mûr et libre » n'existe pas. (5) Il est possible que Clara et Valerio soient les classiques victimes de l'éducation catholique occidentale, dont ils cherchent néanmoins à s'affranchir (le médecin Valerio trompe sa femme et protège le domestique meurtrier de

son patron). On peut donc aussi considérer que la manière dont ces héros positifs vivent leur désir résulte moins d'une inhibition que d'un choix : la relation de deux êtres en rupture de ban ne saurait se réduire à « l'amour mûr et libre » d'adultes trop adaptés aux rites d'une société qu'ils renient précisément, monotone et faux amour qui se projette sur les écrans de cinéma en reflets convenus. Comme leur créateur, Valerio et Clara professent à l'égard des conventions et de la platitude le même dégoût pudibond que la conscience commune pour le sensuel et l'incongru. Délicieusement frustrés, ils jettent les fondements d'un nouveau langage amoureux. Ils décapent l'amour de sa connerie, selon le mot de Queneau (dont l'intransigeance facétieuse n'est pas sans rappeler Buñuel), en le ramenant sur le terrain du quotidien et du trivial, pour y faire éclore le merveilleux. Fantômes et perversions sont plus beaux, plus drôles et plus dignes d'intérêt que l'amour des gens normaux et sa transposition artistique à l'eau de rose.

Le plaisir raffiné que prennent les amants à suspendre leur jouissance est exactement relayé par l'émotion esthétique que procure au spectateur une métaphore dont les deux termes maintiennent entre eux le plus grand écart réductible et entretiennent des « rapports lointains et justes » (6), comme le préconisait Reverdy, poussant à l'extrême la coquetterie de l'image : malgré leur étrangeté radicale, l'échange amoureux et l'offrande de la tortue se confondent.

Notes :

(1) Luis Buñuel, *Mon dernier soupir*, (Ed. Robert Laffont, Paris 1982), pp. 264-265.

(2) Op. cit., p. 216.

(3) *Souvenir-écran : en jargon psychanalytique, image insignifiante qui camoufle un passé refoulé.*

(4) Buñuel était un passionné d'entomologie. On se rappelle le documentaire pince-sans-rire sur les scorpions qui ouvre *L'Age d'Or*.

(5) Fernando Cesarman, *L'Œil de Buñuel* (Ed. Dauphin, Paris 1982), p. 49.

(6) Cité in André Breton, *Manifeste du Surréalisme* (1924).

kaminer o'gorman

Saul Kaminer, jeune peintre mexicain, bien connu du public français, vient d'exposer une série d'œuvres récentes à Mexico dans une galerie prestigieuse. Estela Shapiro qui en est l'animatrice écrit à ce propos : « chaque œuvre est le processus d'une naissance, un mouvement organique qui croît, s'ouvre, se referme ; au sein duquel se rencontrent la matière et l'esprit, le temps et l'espace... »

« Saul Kaminer n'est pas seulement à la quête de sa propre identité psychique, émotionnelle et intellectuelle, il recherche au fond de lui-même l'identité de l'homme et la nature des rapports qui le lient au monde qui le précède, l'entoure et le nourrit. Il crée des formes qui évoquent des racines culturelles, des époques révolues, des civilisations primitives : comme si tous les temps qui forment notre conscience étaient toujours à l'indicatif présent ».



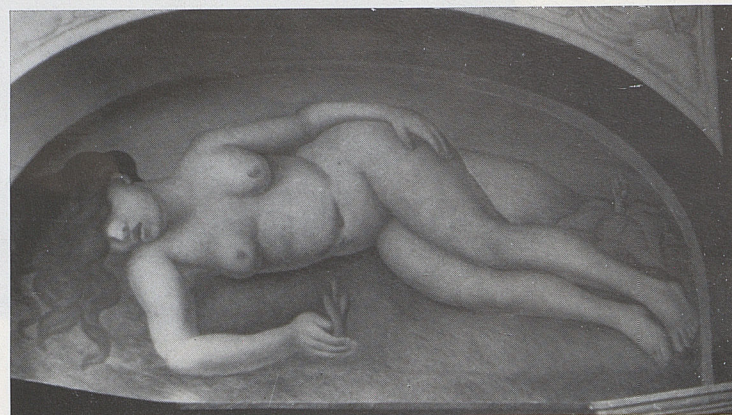
toledo céramique

Exposition de Francisco Toledo à « La Galeria de

Sous le patronage de l'Université nationale, une rétrospective met à l'honneur Juan O'Gorman dont la plupart de ceux qui ont visité Mexico ont vu un échantillon de l'œuvre, même s'ils ne connaissent pas toujours son nom. C'est lui, en effet, qui a décoré l'extérieur d'un bâtiment devenu, par ce fait même, célèbre : la Bibliothèque Centrale de l'Université nationale autonome de Mexico. A. de Neuvillate Ortiz le définit ainsi : « Juan O'Gorman est un artiste hors contexte, car s'il est vrai qu'il peint des événements de l'histoire nationale, la profondeur de son œuvre est d'une autre dimension, plus imposante, transcendante et impossible à dater »

Et le critique de signaler la parenté étroite qui lie l'œuvre de Juan O'Gorman à toute une gamme de manifestations artistiques qui vont de la miniature persane à Piranesi, en passant par la peinture flamande et les Préraphaélites... et c'est vrai !

Arte Mexicano », peut-être le plus vigoureux plasticien du Mexique actuel, le peintre n'a pas besoin d'introduction en France. Le Centre culturel du Mexique lui consacra en 1980 une exposition que présenta André Pieyre de Mandiargues. Ses œuvres sont très recherchées par les collectionneurs du monde entier. Cette exposition présente cependant une facette étincelante, moins bien connue du public français, son œuvre de potier, ou ses petites sculptures polichromes en poterie ; une suite de chefs-d'œuvre où le métier bien enraciné dans son terroir d'Oaxaca de l'artisan qu'il se veut aussi, vient polir l'étonnant et terrible, et sensuel imaginaire de l'artiste Francisco Toledo.



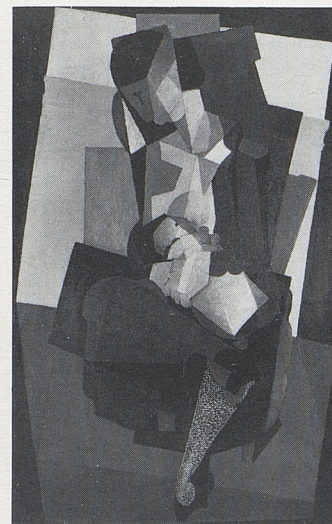
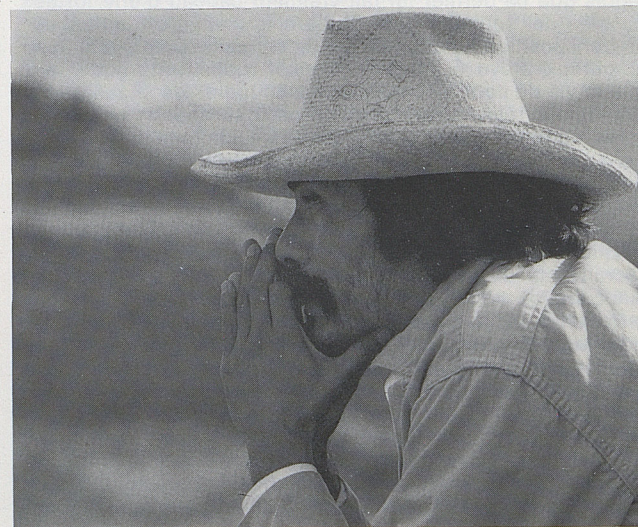
Diego Rivera, Chapingo

diego rivera

Parmi les manifestations d'arts plastiques qui ont eu lieu au cours d'une saison foisonnante, il faut avant tout, signaler les grandes expositions rétrospectives. Tout d'abord celle qui met à l'honneur celui qui est considéré comme un des plus grands artistes qu'ait produits une culture particulièrement riche en peinture : Diego Rivera, connu surtout par les grandes fresques dont il a orné les murs de maints bâtiments publics et notamment ceux du Palais National, ceux du ministère de l'Éducation et ceux de

l'École Nationale d'Agronomie de Chapingo. Ce fut l'occasion pour le public et pour la critique de réévaluer l'autre versant de son œuvre, son travail d'atelier dont les débuts sont étroitement liés au développement de l'École de Paris, ville où il passa une partie de sa jeunesse parmi ceux qui deviendraient les grands maîtres de la première moitié du siècle : Modigliani, Picasso, entre autres »

Il a été possible, grâce à cette exposition qui regroupe nombres d'œuvres dispersées dans des musées



Rivera cubiste, « Maternité », 1916.

et des collections particulières de plusieurs pays, de suivre l'évolution de Rivera via le pointillisme, puis le cubisme et la transformation qu'il subit à son retour dans un Mexique en pleine effervescence révolutionnaire, et qui débouche, grâce à un dialogue permanent entre son œuvre de muraliste et son travail de chevalet dans un style nouveau mais qui est toujours resté profondément enraciné, à la fois dans le passé indien du Mexique et dans la grande tradition européenne.

varo

Grande exposition des œuvres de Remedios Varo au Musée d'Art Moderne. Née en Catalogne en 1913, elle participe à la vie du groupe surréaliste à la fin des années 30 en compagnie de son mari, le poète français Benjamin Péret. Le couple fuyait l'occupation allemande et trouva refuge au Mexique en 1942 où Remedios Varo allait passer le restant de sa vie consacrée à une peinture surréaliste « ligne plutôt Léonor Fini » (José Luis Cuevas). Cette exposition réunit le résultat de 50 ans d'aventures dans l'imaginaire.

festival

Trente-deux pays se sont donnés rendez-vous du 21 septembre au 14 octobre dans la ville de Guanajuato pour participer au Festival International Cervantino, manifestation culturelle de tout premier ordre qui a lieu, chaque année, au début de l'automne, dans le cadre colonial de cette belle et ancienne capitale mondiale de la production argentine. Le théâtre, la danse, la musique, le cinéma et la littérature ont animé, une fois de plus, ses places et ses ruelles creusées dans les collines, encastrées dans des ravins qui se transforment, pour l'occasion, en autant de lieux d'accueil pour des spectacles et des expositions venus de tous les horizons. C'est dans une de ces scènes aménagées dans le tissu lui-même de la ville que s'est produit, en représentation de la France, la compagnie de danse contemporaine « Esquisse » qui a cotoyé, entre autres, l'Opéra de Pékin, le Théâtre de Kabuki du Japon et le Ballet de Cuba de Alicia Alonso. Nombreux, d'autre part, sont les participants étrangers qui, après le Festival séjournent quelque temps au Mexique, se produisant dans différentes villes du pays.

foire du livre

Le Palais des Mines, situé en plein centre historique de Mexico a accueilli la grande Foire Internationale du Livre pour la Jeunesse et l'Enfance, patronnée par le Ministère de l'Éducation Nationale. Pour leur part, les autorités de la ville de Mexico ont organisé une Foire Nationale du Livre dans les salles de la station centrale du métro, situées sous la Place de la Constitution.

cinéma français

La projection de « Coup de torchon », « La Banquière », de la dernière version des « Misérables », de « L'été meurtrier », « La Femme d'à-côté » et de « La Boum » a contribué à renforcer les liens culturels qui unissent la France et le Mexique, au cours d'une semaine du Cinéma Français patronné par la Direction Générale de la Radio, de la Télévision et du Cinéma du Mexique ainsi que par l'Ambassade de France au Mexique.

à l'étranger en bref :

Médaille de bronze pour la « Historia de la Ciudad de Mexico 1325-1982 » qui a représenté l'édition mexicaine au concours ; « Les livres les plus beaux du monde », de la Foire Internationale de Leipzig.

Exposition : « Voyage au Mexique », à la Bibliothèque métropolitaine de Tokio. Parmi les œuvres exposées. Les Peintures à l'huile du peintre mexicain Jaime Gomez del Payan et de nombreuses reproductions de l'art précolombien.

Au Venezuela, inauguration de l'exposition « Témoignage Archéologique du Mexique : 3.000 ans de culture ». Cette importante collection doit se produire dans plusieurs villes de l'Amérique du Sud.

La National Gallery of Art de Washington accueille une autre exposition qui réunit les joyaux de la culture aztèque : « Art du Mexique Aztèque : les trésors de Tenochtitlan ».

Au Tropen Museum, Amsterdam, une très complète exposition qui comprend tous les aspects de la culture Huichol, ethnie de l'occident mexicain. Préparée par John Bowles et Juan

khalo modotti

Au Musée national d'Art, l'exposition Frida-Khalo-Tina Modotti met en parallèle deux œuvres, celle du peintre et celle du photographe, de sensibilités différentes mais qui parlent cependant des mêmes mondes : la féminité, et une des périodes les plus agitées et les plus riches de l'histoire du Mexique.

bourse Hidalgo

Pour la rentrée universitaire 1984, le Gouvernement Mexicain met au concours une bourse « Hidalgo » destinée à récompenser le meilleur mémoire sur le thème : « Voyageurs Français au Mexique de 1821 à 1910 ».

Ce concours est réservé aux chercheurs et aux professeurs d'Histoire, de nationalité française.

Pour connaître les conditions de ce concours, nous vous prions de vous adresser aux Services Culturels de l'Ambassade du Mexique.

CIDE

Le CIDE (Centre de Recherche et d'Enseignement Économique) du Mexique, offre annuellement plusieurs bourses d'une durée de 2 ans à partir de juillet 1984, pour les étudiants Français diplômés en sciences économiques, administration publique et gestion. Renseignements au Service Culturel de l'Ambassade du Mexique.

Negrin, cette manifestation met en avant l'art des Huichols en soulignant la modernité du langage plastique traditionnel qui laisse cependant à chaque artiste une grande liberté pour interpréter les signes.

NOUVELLES DU MEXIQUE

Revue fondée en 1955 par Jaime Torres Bodet

Abonnement : 1 an - 20 F
Prix de vente au numéro : 5 F

Seconde époque n° 16
Septembre - Décembre 1983

SOMMAIRE

COUVERTURE : autoportrait de Frida Kahlo

PREMIÈRE PARTIE :	pages
INFORMATIONS ET DOCUMENTS	
Le premier rapport du Gouvernement du Président Miguel de la Madrid	1 à 4
Informations : Le Mexique condamne le coup de force américain dans l'île de Grenade	
Active participation mexicaine à la conférence de l'UNESCO	5
Faits et Perspectives économiques :	6 à 9
Un avenir pour les investissements étrangers au Mexique, par Mauricio de María y Campos	
Sous-traitance mexicaine : ouverture sur l'Europe, par Eduardo Fuentes Uquillas	
Système bancaire : restructuration et indemnisation - Renégociation de la dette extérieure - Nouvelles brèves	
Le Mexique dans le monde :	10 et 11
L'enjeu de Contadora	
L'entrevue De La Madrid-Reagan	
Le Mexique à l'ONU - Le Mexique à la présidence du Groupe des 77 - Réunion du SELA	
Eclair sur Veracruz par Arturo García Formentí	12 et 13
DEUXIÈME PARTIE :	
PAGES CULTURELLES	
Présence culturelle du Mexique en France	14
Frida Kahlo, par Luis Cardoza y Aragón	15
Frida Kahlo de Rivera, par André Breton	16 et 17
Frida Kahlo, l'art de la survie, par Marina Castañeda	18 et 19
Luis Buñuel, par Gabriel Figueroa	20
Luis Buñuel, par Emilio García Riera	21
Dites-le avec une tortue, par Hélène Cuvigny	22 et 23
Nouvelles culturelles du Mexique	24 et 25

Responsables de l'édition : Elena de Ribera (Informations et Documents) et Enrique Hett (Pages Culturelles).

Collaborateurs : Luis Cardoza y Aragón, Marina Castañeda, Hélène Cuvigny, Gabriel Figueroa, Eduardo Fuentes Uquillas, Arturo García Formentí, Emilio García Riera, Mauricio de María y Campos.

AMBASSADE DU MEXIQUE EN FRANCE
SERVICES CULTURELS
9, RUE DE LONGCHAMP
75116 PARIS

Les articles contenus dans cette publication engagent la seule responsabilité de leurs auteurs ; la reproduction partielle ou intégrale de ces textes et des informations reste autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.

ISSN 0468-995X

Le directeur de la publication :
Jaime García Amaral : Attaché Culturel

Dépôt légal en 1983 (4^e trimestre)
Imprimé par INTERPRIM - Tél. : 843.68.64

*AVEC LES COMPLIMENTS
DE L'AMBASSADE DU MEXIQUE*

9, Rue de Longchamp
75116 PARIS